

Le Mariage inattendu de Chérubin, comédie en 3 actes et en prose


BnF Gallica


8° Yth
19771

LE MARIAGE INATTENDU DE CHÉRUBIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Par Madame DE GOUGE.



A SÉVILLE,

Et se trouve A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, N°. 64.

Et chez les MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

M. DCC. LXXXVIII.

PRÉFACE.

Je suis femme & Auteur ; j'en ai toute l'activité. Mon premier mouvement est semblable à une tempête; mais dès que l'explosion est faite, je reste dans un calme profond : tel est l'effet qu'éprouvent toutes les personnes vives & sensibles.

Mon *Mariage de Chérubin* est un enfant de *la Folle Journée*, qui naquit de l'enthousiasme général, c'est un de mes premiers Ouvrages, duquel je me promettois beaucoup de gloire, & encore plus de profit ; mais, hélas ! c'est bien le cas de dire :

Pauvres petits infortunés,
Vous êtes morts avant que d'être nés!

Lu à la Comédie Italienne, il y fut accueilli ; mais des considérations de Théâtre à Théâtre en ont empêché la représentation, je le présente aujourd'hui au Public, rempli de fautes, tel que doit l'être une production faite en vingt-quatre heures à laquelle je n'ai rien changé. Cependant des hommes de Lettres, ainsi que MM. les Comédiens, y ont trouvé quelque mérite digne de fixer l'attention des gens de goût ; plusieurs personnes

m'avoient engagé à la donner aux Variétés, ou à la faire imprimer; j'adoptai le dernier parti, &, depuis un an qu'elle est approuvée, je l'avois oublié parmi mes Manuscrits; mais aujourd'hui que je vois annoncer dans le Journal un *Mariage de Cherubin*, ma vivacité Languedocienne se réveille, & il ne me reste plus que les regrets de m'être laissé prévenir, & la crainte d'un vol clandestin. peut-être aussi suis-je comme un poltron qui craint d'être assassiné, au seul aspect d'une épée nue. Les hommes, sur ce point, sont très-chatouilleux; & les femmes y entendent encore moins raison. Comme je n'ai rien de plus cher que mes productions, je me hâte de réclamer celle-ci, dans le cas qu'on me l'ait volée. La passion qui me domine pour créer de nouveaux sujets, me fait oublier ceux qui les ont précédés; l'activité de dix Secrétaires ne suffiroit pas à la fécondité de mon imagination. J'ai trente Pièces au moins; je conviens qu'il y en a beaucoup plus de mauvaises que de bonnes; mais je dois convenir aussi que j'en ai dix qui ne sont pas dépourvues du sens commun. Cependant, malgré la richesse de mon porte-feuille & la nouveauté de mes plans, dans ce tems de misère, mes peines & mes travaux me donneront plus de tourment que de gloire. La Comédie Françoise m'a impitoyablement & injustement ôté les

moyens d'obtenir quelque ſuccès. Comme j'ai créé tous mes ſujets, excepté celui de *Chérubin*, j'avois des droits aux ſuffrages qu'on ne refuſe pas à la nouveauté : *Zamor & Mirza* pourra convaincre le Public de cette vérité ; elle a été reçue à la Comédie Françaiſe avec acclamation ; M. Molé, quoiqu'il fut rebattu de ce Drame, ne put le lire ſans verſer des larmes, & tout le Comité parut éprouver la même ſenſation; on a rayé cependant cet Ouvrage du tableau de reception, par le comble de l'injuſtice ; c'eſt en vain que je me ſuis plaint, perſonne n'a pris part à mon injure. J'ai cru qu'en intéreſſant MM. les Auteurs Dramatiques à ma cauſe, qui devoit être la leur, je pourrois avoir raiſon de ce procédé : quel étoit mon eſpoir ! Ne devois-je pas craindre plutôt que le véritable caractère Français ne fut preſqu'évanoui ? Il n'eſt cependant pas tout-à-fait détruit, puiſque de quarante Lettres que j'ai écrites, j'ai eu quatre réponſes. Ces MM., qui m'ont prouvé avoir le caractère du véritable Homme de Lettres, ſe ſont trop diſtingué pour que je ne les nomme pas : MM. la Harpe, le Marquis de Bièvre, Grouvel & Cailhava : le reſte a gardé un profond ſilence. Je me propoſe d'inſtruire le Public des procédés que la Comédie s'eſt permiſe envers moi, quoique j'euſſe mieux aimé qu'il les ignorât, préférant un

médiocre accommodement à un célèbre procès. Je dirai à cette occafion que j'avois fait part il y a quinze mois à M. C. de B.... d'une petite Pièce antérieure au *Mariage de Chérubin*; fa délicateffe fut bleffée, & ne trouva pas le but morale affez bien obfervé: l'écolier n'imite jamais parfaitement fon Maître, & je crus que je ne pouvois mieux réparer mes torts qu'en mettant dans mon *Mariage* le but moral qui manquoit non feulement dans la première pièce que j'avois produite dans ce genre, mais encore dans toutes les productions qui tiennent au *Mariage de Figaro*; il paroît que je n'ai pas mieux réuffi, malgré toute ma morale, aux yeux de M. C. de B...., qui cependant me fit la grace de m'écrire plufieurs Lettes affez obligeantes; j'ai cru que, dans mon malheur & dans le fatal événement qui m'eft arrivé à la Comédie Françoife, M. C. de B.... pourroit au moins me donner quelques bons confeils, s'il ne défendoit pas ma caufe; & comment ne me ferois-je pas flattée qu'il l'eût défendue avec ardeur & zèle? N'eft-ce pas un homme d'efprit? un homme qui connoît toute l'importance d'une affaire délicate, & qui fait les loix comme tous les Procureurs enfemble; & lorfqu'une femme ne lui demandoit que fes avis pour répondre à une querelle d'Allemand que la Comédie Françaife lui avoit faite,

elle trouve cet homme, que l'on assure sublime & aimable, sourd, muet, & insensible aux cris de la douleur & du désespoir. Actuellement que je suis un peu consolée de mes chagrins dramatiques, il me reste toujours sur le cœur la galanterie de M. C. de B....; &, comme je suis très-franche, j'aime à dire ma façon de penser, & une petite vengeance soulage toujours la femme la plus douce. Celle-ci ne peut blesser la réputation d'un homme invulnérable; ainsi je déclarerai hautement au Public qu'ayant écrit à M. C. de B.... de même qu'à tous les Auteurs Dramatiques, j'ajoutai l'apostille suivante:

» J'ai eu l'honneur de vous écrire, Monsieur, » comme à tous les hommes de Lettres; mais je » viens chez vous comme les opprimés couroient » chez Voltaire; je suis à votre porte, & je me » flatte que vous me ferez l'honnêteté de me re- » cevoir ».

Le Suisse me parut poli d'abord; mais en revenant m'apporter la réponse de son Maître, il me dit avec le ton d'un homme de son état, qu'il étoit fort occupé, & qu'il ne pouvoit m'entendre. — N'étant point faite pour commettre une indiscré-

tion, je le priai d'aller ſavoir ſon jour; il me répondit des mots aſſez vagues, qui ſont inutiles à répéter, venant du Suiſſe de M. C. de B.... Enfin il obéit à ma ſupplication en fronçant le ſourcil, & revint me dire galamment de la part de ſon Maître, qu'il ne pouvoit pas m'aſſurer du jour. Je répondis: ni de l'heure, ni du mois, ſans doute, allons, *fouette Cocher*; en me promettant bien de ne jamais réclamer ni l'appui ni les conſeils de ceux qui ont oublié le malheur & les adverſités: je laiſſe au Public à décider ſi M. C. de B.... a bien fait de me punir de mon enthouſiaſme en le comparant à cet homme célèbre, au défenſeur de l'opprimé, à l'appui de la veuve & de l'orphelin. Au reſte, j'ai dégagé mon cœur du poids qui l'étouffoit depuis quatre mois; je lui dis tout cela ſans faire de l'eſprit ni des phraſes. Peut-être il me répondra; j'apprendrai de lui mieux que de tout autre l'art de faire une Préface: car, j'avoue mon ignorance, un inſtinct naturel fait toute ma ſcience. Il n'y a ni ſavoir ni ſexe qui tienne; les Gens de plume s'expliquent avec leurs armes; mais ſi tous s'en ſervoient avec cette franchiſe, il y auroit moins de méchants dans la Société: on applaudit à l'adreſſe d'un lâche calomniateur. Tout eſt charmant s'il médit avec eſprit. Voilà les hommes & leurs affreux

principes. Si je me mettois à moraliser, je pourrois ennuyer mon Lecteur; il a trois actes éternels à lire, je le prie de toute mon ame d'avoir du courage.



PERSONNAGES.

CHÉRUBIN, Capitaine des Gardes du Roi d'Espagne.

LE COMTE ALMAVIVA.

LA COMTESSE.

LE DUC DE MÉDOC, père de Fanchette.

LA DUCHESSE.

FIGARO.

SUSANNE.

FANCHETTE, fille du Duc & de la Duchesse, crue fille d'Antonio.

ANTONIO.

NICOLAS, fiancé de Fanchette.

BRID'OISON, Parrain de Nicolas.

BASILE.

LA FLEUR, Laquais.

UN NOTAIRE.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

PAYSANS & PAYSANNES.

La Scène se passe en Espagne, dans un Château du Comte.



LE MARIAGE INATTENDU DE CHÉRUBIN.

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théatre représente un Salon meublé.

SCENE PREMIERE.

CHÉRUBIN, FIGARO.

FIGARO.

ENFIN vous voilà, Monſeigneur, le maître de ce Château. Vous n'êtes plus Chérubin, & votre élévation à la Cour vous donne la ſupériorité ſur le Comte, Il dépend à ſon tour de vous.

CHÉRUBIN.

Tu te trompes, Figaro. Dis plutôt l'ami du Comte & de la Comteſſe.

FIGARO.

Cette généroſité eſt admirable ; mais la Terre n'en eſt pas moins à vous ; & le dérangement de Monſieur le Comte.....

CHÉRUBIN.

Malgré ſa poſition, il n'a pas voulu accepter mes ſervices. Je n'ai acheté ſa Terre qu'à condition que lui & la Comteſſe l'habiteroient leur vie durant.

FIGARO.

Fort bien : vous n'aurez pas les honneurs de la Seigneurie ; mais vous en ferez valoir les droits. Je crois que Monſieur le Comte n'auroit jamais conſenti à vous céder ſa Terre, s'il n'avoit pas vu que votre reſpect pour la Comteſſe augmentoit tous les jours, tandis que l'amour que vous aviez pour elle diminuoit furieuſement : il étoit ſi violent qu'il ſautoit aux yeux des moins clair voyans ; mais le calme où vous êtes depuis quelque tems n'eſt pas moins viſible. Je ſuis un vieux routier. Voyons ſi je ne devinerai pas la cauſe de cette tranquillité apparente. Madame la Comteſſe, ſe montrant plus traitable à votre égard, pourroit bien...... Eh, qu'en dites-vous ? Les femmes ſont ſupérieures dans ce manége : tant qu'elles ſont les cruelles & qu'elles n'ont rien à ſe reprocher, elles ne prennent aucun ſoin pour voiler une intrigue ; mais lorſque leurs bontés deviennent enfin la récompenſe de nos ſoins, c'eſt alors qu'elles emploient

toute leur habileté, & nous forment dans l'art de la dissimulation, où elles excellent : les rendez-vous les plus secrets & les plus délicieux éteignent en public ces mouvemens impétueux qui nous transportent pour l'objet que nous aimons. Vous rêvez, Monseigneur, qu'avez-vous à répondre ?

CHÉRUBIN.

Ce que tu dis sur les femmes est véritable & j'en ai fait l'expérience ; mais tu te trompes, Figaro, au sujet de la Comtesse, elle est trop respectable.

FIGARO.

Je le crois, dès que vous l'assurez. Vous êtes donc bien heureux à présent ? Plus d'amour, plus de folie.... Vous vous taisez, Monseigneur ; vous soupirez.... Ah, de grace, parlez moi Est-ce que vous ne m'honorez plus de votre amitié ?

CHÉRUBIN *embrassant Figaro.*

Mon cher ami, mon cher Figaro, je n'ose t'avouer....

FIGARO *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? Seroit-il encore devenu amoureux de ma chère Susanne ? J'avois bien raison de ne vouloir pas venir au mariage de la cousine de ma femme.

CHÉRUBIN.

Que parles-tu de sa cousine, de Fanchette ? Elle va donc être mariée à ce butor de Paysan ?

FIGARO *à part.*

Ah, je respire. Il faut convenir que la jalousie d'un mari Castillan est terriblement ombra-

geuſe. Ce mal me gagne, il faut que je tâche de m'en corriger.

CHÉRUBIN.

Qu'eſt-ce que tu marmotes-là, tout ſeul?

FIGARO *groteſquement.*

Mes patenôtres, que j'avois oublié de dire ce matin. Dame, l'amour, à moi, ne m'empêche pas de faire mon devoir.

CHÉRUBIN.

Tu es toujours fou. Que tu es heureux d'avoir conſervé cette gaieté!

FIGARO.

Eh! que ferois-je ſans elle, avec tous les embarras du ménage, & les martels en tête que ma femme me cauſe? Mais parlons de Fanchette. Elle vous tente, à ce qu'il me paroît, & je devine que vous ſentez pour elle, ce que le Comte éprouvoit pour Suſanne. Le droit du Seigneur ne vous tient il pas au cœur?

CHÉRUBIN.

Non, Figaro.

FIGARO.

Quoi donc? Je croyois, moi, que c'étoit ce qu'il y avoit de plus joli que le droit du Seigneur. Préparer une mariée au pauvre benêt de mari, qui l'attend.... Mais c'eſt charmant cela! Le diſcours du Seigneur influe dans le ménage.

CHÉRUBIN.

Laiſſe là la raillerie.

FIGARO.

Oui, quand vous êtes ſérieux comme un Docteur de Salamanque.

CHÉRUBIN.

Je n'en ai pas la ſageſſe.

FIGARO.

Eh bien, ſoyons donc fous. Amuſons-nous à ce mariage.

CHÉRUBIN.

Je ne le puis; il faut m'éloigner de ces lieux.

FIGARO.

Quel parti extrême! Vous n'avez rien d'un Page.... Vous êtes donc bien amoureux!

CHÉRUBIN.

Plus que jamais. Fanchette eſt devenue ſi belle! Elle a un air ſi noble & ſi décent! Non, elle n'a rien d'une Payſanne.

FIGARO.

Il ne lui manque que les habits pour avoir la mine d'une femme de Cour; mais cela pouvoit-il être autrement, ayant été inſtruite par ma Suſette, & élevée auprés de la Comteſſe?

CHÉRUBIN.

Je crois voir en elle une fille de qualité ſous l'habit groſſier d'une Villageoiſe.

FIGARO.

Toujours des idées romaneſques. C'eſt comme moi, qui me croyois un grand perſonnage; mais Fanchette n'a pas été perdue, on connoît fort bien

ſon véritable père. Les Payſans ſont plus ſûrs dans leur commerce. En un mot, elle eſt fille d'Antonio, & il n'y a point à en douter.

CHÉRUBIN.

Quel dommage que Fanchette ait une ſi baſſe origine ! Si l'on pouvoit vaincre le préjugé, qui fait le malheur des hommes.

FIGARO.

Vous avez raiſon, Monſeigneur ; mais vous auriez tort ſi vous vouliez le détruire. Quoique devenu votre maître, & parvenu au plus haut degré de fortune & de dignité, vous devez tout à votre rang.

CHÉRUBIN.

Ce rang eſt un ſot, & cependant il faut avoir l'eſprit de le ſoutenir.

FIGARO.

Bravo, Monſeigneur. Vous êtes le ſeul à qui j'ai vu le caractère d'un véritable homme : ainſi, vous n'avez pas beſoin de mes conſeils. Que votre raiſon ſeule vous guide, & vous ne ferez pas de ſottiſes.

CHÉRUBIN.

L'amour eſt tout-puiſſant. L'abſence ſeule peut le vaincre & non pas la raiſon.

FIGARO.

Partez donc au plutôt, puiſqu'il le faut, mais je crains bien que Monſieur le Comte ne profite de votre départ pour réaliſer ſes prétentions.

CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN.

Tu crois, cher Figaro ?

FIGARO.

Ma foi, je crois tout de sa part. Respecte-t-il quelque chose en fait de galanterie?

CHÉRUBIN.

Tu me fais ouvrir les yeux. Le Comte pourroit abuser ?... Non, je ne partirai qu'après le mariage.

FIGARO.

Fort bien ; mais voici Monsieur le Comte. Changeons de conversation.

SCENE II.

CHERUBIN, FIGARO, LE COMTE.

LE COMTE *à Chérubin.*

JE reçois de Madrid des nouvelles bien intéressantes, & qui vous regardent aussi, Monsieur le Marquis.

CHÉRUBIN.

Sur quoi, Monsieur le Comte?

LE COMTE.

Vous êtes allié, ainsi que Madame la Comtesse, à la Maison de Médoc ; vous savez que cette Famille avoit reçu une tache à l'occasion d'un mariage secret avec le Duc Don Fernand : ce mariage

avoit été caſſé, votre parente fut miſe au couvent, & le Duc exilé.

CHÉRUBIN.

Eh bien, Monſieur le Comte ?

LE COMTE.

Ce mariage vient d'être réhabilité, & la cérémonie a été faite à la Cour.

CHÉRUBIN.

Quel bonheur ! ma Famille eſt donc enfin tout-à-fait relevée ?

LE COMTE.

Ce n'eſt pas tout. Ce couple infortuné, autant qu'intéreſſant, vient nous voir ; mais ce qui me paroît bien ſingulier, c'eſt qu'ils me parlent dans leurs lettres d'Antonio, & beaucoup de Fanchette.

FIGARO *rêvant & ſe frappant la tête.*

Je ne me trompe pas. Ai-je rêvé cette hiſtoire, ou bien eſt-ce Suſanne qui me l'a racontée ? Je vais vous mettre au fait. Je vaux mon peſant d'or pour me retrouver dans ces aventures. La femme d'Antonio fut priſe pour Nourrice, & on l'emmena avant qu'elle fut accouchée ; l'enfant de cette dame mourut au bout de trois mois, Mathurine revint dans ſon village avec ſa fille, chargée de bijoux & de préſens. J'imagine qu'il n'y a pas eu de ſa faute ſi l'enfant eſt mort, & comme Fanchette eſt ſa ſœur de lait en venant dans le pays, ils ſeront fort aiſes de la voir.

LE COMTE.

Il eſt incroyable & n'eſt jamais en défaut ; il

fait tout. Il faut convenir que sans Monsieur Figaro, on ne trouveroit pas toutes ces choses-là, & j'oubliois que j'en avois ouï parler.

FIGARO, *à part.*

Voilà de l'eau bénite de Cour, il a besoin de moi. (*Haut.*) Votre Excellence me flatte. Si j'ai donné de l'esprit à des ignorans, j'ai bien fait des bêtes de gens d'esprit. Je réussis où tous les autres échouent. Une heureuse gaieté fait ma philosophie ; je fais la loi aux sots ; je brave les méchans, & suis humain comme personne, faisant le bien en dépit de mes ennemis.

CHÉRUBIN.

Mais à quoi sert, Figaro, ce dialogue que tu nous fais-là ? nous parlions de Fanchette. Tu dis ?...

FIGARO.

Hé bien, je vous dis tout ce que j'en sais. Chacun parle de ce qui l'intéresse.

LE COMTE.

Il a ses raisons. Quand Monsieur Figaro a quelque coup de patte à me donner, il ne m'épargne pas. Vous faites l'important, Monsieur le Financier parvenu. Ne vous souvient-il plus que vous avez été mon Valet, & ancien Médecin de chevaux en Catalogne ?

FIGARO.

J'ai eu l'esprit de ne pas l'oublier, & vous n'avez pas eu celui de ne plus vous en souvenir. Tenez, Monseigneur, point d'apostrophe. Je suis

un homme comme vous, & je connois mes droits. Il y a un million de fois plus de mérite à être parvenu moi ſeul, ſans l'aide de perſonne, à la place que j'occupe. Votre Excellence n'en peut pas dire autant.

CHÉRUBIN.

Il eſt vrai qu'il a eſſuyé bien des évènemens & des tracaſſeries dans ſa vie.

LE COMTE.

Et tout a tourné à ſon avantage. Le voilà bien malade. Pauvre petit, je lui conſeille de ſe plaindre. C'eſt bien le mortel le plus heureux : ſon étoile vaut deux mille ans de nobleſſe.

FIGARO.

Je conviens que je ſuis né coëffé ; que tout autre, qui auroit éprouvé mes cataſtrophes, ſe ſeroit cru perdu. Je me ſuis vu à la fois loué, blâmé, & traité comme un petit garçon. J'avois autant de probité qu'il en falloit pour faire un honnête homme, quoiqu'elle ſoit regardée dans ce ſiècle comme un papier monnoie, qui ne paſſe qu'à la faveur du crédit. J'ai fait une étude particulière des hommes ; je ſais comme il faut s'y prendre pour les mener. Si je vous racontois....

LE COMTE.

Grace, grace, Monſieur Figaro ; vous allez nous faire un diſcours éternel.

FIGARO.

Voilà les Grands Seigneurs ! Les rapproche-t-on du but & de la vérité, on ne trouve plus perſonne.

(*on entend du bruit.*) Mais voici nos Dames avec la mariée.

CHÉRUBIN *à part.*

Comment cacher mon trouble ? Je me ſens tout ému à ſon aſpect.

SCENE III.

CHERUBIN, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUSANNE, FANCHETTE.

LA COMTESSE.

VOICI un nouveau Mariage, Monſieur le Comte, qui ſe prépare. Que ferons-nous pour Fanchette ? Pas autant que nous le déſirerions. Notre fortune a bien changé.

FANCHETTE.

Madame, je préfère vos bontés à tous les dons de la fortune.

LE COMTE.

Qu'elle eſt devenue intéreſſante !

SUSANNE.

Elle ne chérit pas autant ſon Nicolas que j'aimois mon Figaro. Ce mariage ne ſera pas heureux.

CHÉRUBIN.

Eh, pourquoi forcer ſon inclination ?

SUSANNE.

Son père le veut.

FANCHETTE.

Je le veux moi-même. Il faut humilier mes sentimens qui sont trop élevés pour la fille d'un Jardinier.

FIGARO.

Un Jardinier est un homme.

CHÉRUBIN.

Et sa fille peut prétendre au rang le plus élevé, quand elle a autant de mérite que Fanchette.

LE COMTE, *à part.*

Il en est amoureux comme un Espagnol. Je m'en étois douté : voilà ce qui l'a guéri de sa passion pour la Comtesse. Je n'en suis pas fâché.

FIGARO, *bas au Comte.*

Je le crois, Monseigneur; voilà votre honneur à couvert : vous avez couru de grands risques.

LE COMTE, *de même.*

Chut.

SUSANNE.

Voyez comme l'éloge la fait rougir.

LA COMTESSE.

C'est une vérité.

FANCHETTE.

Madame la Comtesse, ne me gâtez pas, je ne le suis que trop.

FIGARO.

Les femmes en conviennent rarement; mais elle eſt ſi jeune, ſi ſimple, que la vérité n'a pas encore corrompu ſon ame.

LE COMTE *bas à Figaro.*

Cela viendra, Monſieur Figaro, cela viendra.

FIGARO.

Vous l'eſpérez, Monſeigneur.

LE COMTE.

J'y compte.

CHÉRUBIN *à Fanchette.*

Mais pourquoi épouſer un homme que vous n'aimez pas ?

LE COMTE.

On dit que l'amour vient avec le tems.

FIGARO.

Et moi, je ſoutiens qu'il s'en-va.

SUSANNE.

Figaro a raiſon.

FIGARO.

Je l'aurois juré.

LA COMTESSE.

Sur-tout du côté des hommes.

FIGARO.

Voilà le correctif. Les femmes ne veulent jamais avoir tort les premières, & c'eſt toujours nous qui les prévenons.

LA COMTESSE.

Il faut cependant égayer la fête. Vous allez nous laiſſer ſeules. Nous avons la toilette de Fanchette à faire. Je la mets en habit de Cour pour le jour de ſon mariage.

FANCHETTE.

Madame, il n'eſt pas néceſſaire : il faudra le quitter.

SUSANNE.

Tout eſt permis ce jour-là : c'eſt le plus beau de la Mariée.

FIGARO.

Et du Marié?

LE COMTE.

Je peux reſter à la toilette. Vous ſavez que je m'y entends très-bien.

(*Chérubin & Fanchette ſe regardent pendant le dialogue ſuivant, & forment une ſcène muette & intéreſſante.*)

FIGARO *à part, s'appercevant des regards que ſe lancent nos deux Amans.*)

Comme la prunelle va ſon train! On peut bien dire que les Amans ſont ſemblables à ces Intelligences céleſtes, qui ſe communiquent leurs penſées en ſe regardant. Que ce langage muet eſt délicieux! Heureux tems de mes amours, ne reviendras-tu plus pour moi?

SUSANNE.

Qu'as-tu, mon Figaro? Tu ſoupires, mon ami.

FIGARO *à part.*

La traitresse me devine & se mocque de moi. (*Haut.*) Ce jour me rappelle celui de notre mariage.

SUSANNE.

Eh bien ! qu'as-tu à te plaindre ? N'a t-il pas été des plus heureux ? N'avons-nous pas prospéré au-delà de toute espérance ? Sois persuadé que nous serons long-tems unis, & que notre cinquantaine couronnera encore nos amours.

LA COMTESSE.

Allons, Messieurs, sortez. J'ai à parler en particulier à Fanchette & à Susanne.

FIGARO.

Je sors.

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUSANNE, FANCHETTE.

CHÉRUBIN.

MAIS, Monsieur le Comte, on devroit attendre Madame la Duchesse.

LA COMTESSE.

Madame la Duchesse !

LE COMTE.

J'oubliois ma chère Comtesse, de vous ap-

prendre cette nouvelle. Votre parente, qui l'est en même tems du Marquis, vient d'êtie réunie à ſon époux le Duc de Médoc : on a réhabilité leur mariage, qui couronne une conſtance que les années & l'abſence n'ont pu affoiblir de part ni d'autre. Ils viennent nous voir; voilà leur lettre. Je vais donner mes ordres pour les recevoir. (*à Chérubin.*) Venez avec moi, Monſieur le Marquis

(*Ils ſortent.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, SUSANNE, FANCHETTE.

LA COMTESSE.

QUEL bonheur pour ma parente ! (*Après avoir lu bas.*) Elle parle de toi, Fanchette.

FANCHETTE.

Hélas, je ſuis la ſœur de lait de leur fille infortunée, qui mourut âgée de trois mois, à ce que m'a raconté mon père.

SUSANNE.

Ma tante Mathurine m'a parlé très-ſouvent de tout cela. Elle pleuroit en ſe reſſouvenant de la cruauté qu'on avoit miſe en ſéparant ces deux époux, & regardant Fanchette, elle lui diſoit : » Tu aurois joué un grand rôle, mon enfant, & » moi auſſi. » Car elle avoit de l'ambition, pour une payſanne. Son mari n'eſt qu'une bête; mais

elle ne manquoit pas d'eſprit & d'un certain jugement.

LA COMTESSE.

Je n'ai jamais connu ma parente, j'étois trop jeune dans ce tems-là ; mais j'ai appris tous ſes malheurs. Quel plaiſir je vais goûter en la voyant! (*à Fanchette.*) Qu'as tu Fanchette?

FANCHETTE, *à part.*

J'éprouve intérieurement des mouvemens inconnus. L'arrivée de ces perſonnes, un penchant qu'il me faut étouffer ; tout cela me bouleverſe le cœur & l'eſprit. (*Haut.*) Je n'en puis plus.

LA COMTESSE.

Fanchette, vous pâliſſez ? (*Suſanne.*) Elle ſe trouve mal, Suſanne : approche ce fauteuil.

SUSANNE.

C'eſt ce maudit homme que ſon père la force d'épouſer.

LA COMTESSE.

Conſole-toi, ma chère Fanchette ; je parlerai à Antonio, &, s'il n'écoute pas mes raiſons, nous trouverons des moyens pour rompre ce mariage.

FANCHETTE.

Il eſt trop avancé ; tout eſt préparé pour demain.

SUSANNE.

Nous gagnerons du tems. N'avons-nous pas le prétexte de l'arrivée de Monſieur le Duc & de ſon Epouſe ?

FANCHETTE.

Mon père n'écoutera rien.

SCENE VI.

LA COMTESSE, SUSANNE, FANCHETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

ANTONIO & le prétendu de Fanchette démandent à parler à Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Faites entrer.

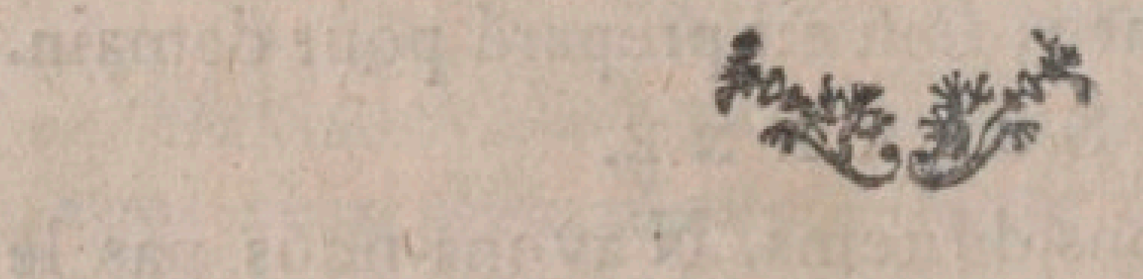
(La Fleur sort.)

SCENE VII.

LA COMTESSE, SUSANNE, FANCHETTE.

LA COMTESSE.

ILS viennent bien à propos.



SCENE VIII.

LES MÊMES, ANTONIO, NICOLAS.

ANTONIO.

JE venions, Madame la Comteſſe, pour avoir l'honneur de vous préſenter notre biau-fils.

NICOLAS.

C'eſt beaucoup d'honneur pour nous, Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Je ſuis fort aiſe de vous voir tous les deux; & pour quand le mariage?

ANTONIO.

Tatidienne, Madame la Comteſſe, vous ſavez ben que c'eſt demain. J'avons prié tout le village pour aſſiſter à la fête, ſans compter ceux qui viendront de l'endroit de notre gendre.

NICOLAS, *d'un ton niais.*

Je ſommes aſſez riches pour fêter tous ceux qui viendront à notre nôce. (*A ſa Future.*) Vous ne nous dites rien, mademoiſelle Fanchette. Il vous tarde d'être mariée, n'eſt-ce pas?

SUSANNE, *à part.*

Le ſot animal! Où la Fortune a-t-elle été ſe nicher?

FANCHETTE.

C'eſt une queſtion qu'on ne doit pas faire, Monſieur Nicolas.

NICOLAS, *riant.*

Ah ! nous vous en ferons ben d'autres, quand nous ſerons mariés.

ANTONIO, *riant.*

C'eſt un Compère, que notre biau-fils.

LA COMTESSE.

Ceſſons cette converſation. Antonio, vous ſavez que votre femme fut miſe en qualité de Nourrice auprès de la Ducheſſe, épouſe du Duc Don Fernand ; ils arrivent tous les deux dans cette Terre.

ANTONIO.

Je ſavons ben cela, Madame la Comteſſe ; & ſi vous voulez, j'allons vous raconter....

LA COMTESSE.

Je ſais tout cela. Ils s'intéreſſent beaucoup au ſort de Fanchette, & je vous conſeille de ne pas terminer avant leur arrivée.

ANTONIO.

Ça nous fait ben grand plaiſir, Madame la Comteſſe, mais qu'ils ſe dépêchent de venir. On ne peut pas reculer la fête, Madame la Comteſſe ſent cela auſſi bien que nous.

LA COMTESSE.

Je ne vois rien qui vous force à précipiter la cérémonie.

SUSANNE.

Mon oncle, voudriez-vous manquer à des personnes de ce rang, & à qui vous devez tant de reconnoissance ?

FANCHETTE.

Mon père !

ANTONIO, *faisant la grimace.*

Eh ben ! mon père. — Taisez-vous, petite péronnelle. (*A la Comtesse.*) J'avons nos raisons, Madame la Comtesse. Monsieur Nicolas est un brave garçon, qui a du bien, qui ne veut plus que je sois Jardinier, & qui prend ma fille telle qu'elle est.

SUSANNE, *à part.*

Que veut-il dire ? J'entrevois du mystère. (*Bas à la Comtesse.*) Tâchez d'éclaircir cela, Madame, nous allons vous laisser avec lui.

NICOLAS.

Je la prenons jolie, parce qu'elle l'est, morguenne, je l'épouserions de même, quand elle ne le seroit pas. Suffit que j'avons donné notre parole ; notre biau-père nous connoît ben ; j'avons le cœur sur la main, dà.

SUSANNE, *à part.*

Quelle bonne tournure de mari ! Qu'on en trouve un plus benêt, & je prends sur le champ la poste aux ballons pour l'aller dire à Rome. (*Haut à Fanchette.*) Suivez moi, ma cousine. (*A Nicolas.*) Et vous aussi, mon prétendu cousin.

NICOLAS, *faisant des réverences.*

J'avons l'honneur de vous saluer, Madame la Comtesse. (*S'approchant de sa Future.*) Donnez-moi le bras, Mademoiselle Fanchette, j'allons être votre conducteur.

SUSANNE, *riant.*

Donnez-moi aussi la main. Nous aurons-là, ma foi, un élégant Ecuyer.

(*Nicolas met sur sa tête son chapeau qui l'embarrassoit, & on lui fait faire deux ou trois tours, parce qu'il s'est presenté gauchement; la Comtesse sourie. Ils sortent.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, ANTONIO.

ANTONIO.

MADAME Figaro a pris l'air goguenard comme son vaurien de mari. Je n'aimons pas toutes ces façons.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous à me dire concernant Fanchette ?

ANTONIO.

Tenez, Madame la Comtesse ; vous êtes une femme respectable ; j'allons vous décharger notre cœur. Vous connoissez Monsieur le Comte, il a toujours des prétentions sur les jeunes filles, mais

je

je craignons encore plus ce gringalet de Page, quoiqu'il ſoit devenu fort raiſonnable, à ce qu'on dit, depuis que c'eſt un grand perſonnage; je ne m'y fions guères, je l'avons ſurpris pluſieurs fois avec Fanchette, ils avoient tous les deux un pied de rouge ſur le nez : je n'avons pas la berlue. Eſt-ce que Monſieur le Marquis eſt fait pour fréquenter ma fille, & chercher à lui parler par-tout?

LA COMTESSE.

Ce qu'il en fait n'eſt que par politeſſe.

ANTONIO.

Je ſavons ben que parmi les grands Seigneurs, on ſait donner de biaux noms à ce qui n'eſt guères biau de ſoi-même.

LA COMTESSE.

Enfin tout ce que vous me dites là n'eſt pas une raiſon pour ne pouvoir retarder ce mariage de quelques jours.

ANTONIO.

Je vous diſons tout ce que je ſavons, & je ne ſavons pas tout : tant y a que je ſommes forcés de veiller notre fille comme le lait ſur le feu. Ça n'eſt pas un petit embarras, & puis les frais ſont faits, les habits de nôce ſont achetés ; il faut que le contrat ſe ſigne demain. Vous voyez, Madame la Comteſſe, qu'on ne peut pas retarder, ni déprier tous les aſſiſtans.

BASILE, *dans la couliſſe.*

Je vais faire part à Madame la Comteſſe de ce qui ſe paſſe.

SCENE X.

LA COMTESSE, ANTONIO, BASILE.

BASILE.

Un Courrier vient d'arriver, Madame la Comtesse; vous n'aurez que dans quinze jours votre parente.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte en est-il instruit?

BASILE.

Non, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE

Je vais le trouver. (*Au Jardinier.*) Suivez-moi Antonio.

(*Elle sort avec Antonio.*)

SCENE XI.

BASILE, *seul.*

La petite fille en tient pour Chérubin, c'est en vain que Monseigneur a jetté son dévolu sur elle; le Page aura la préférence pour le droit du Seigneur, & Monsieur le Comte n'aura rien.



SCENE XII.

BASILE, LE COMTE.

LE COMTE *entrant doucement.*

Vous en aurez menti, Monſieur le mauvais Prophête.

BASILE *étonné.*

Vous m'écoutiez, Monſeigneur? Votre Excellence a pu voir que dans mes paroles il n'y avoit que le regret du paſſe-droit que je crains pour vous.

LE COMTE.

C'eſt à quoi il faut parer, s'il eſt poſſible. La Ducheſſe n'arrive pas, je vais perſuader à Chérubin que le devoir l'appelle auprès de ſa parente; qu'il doit partir pour Madrid & revenir avec elle. Je me défie de Figaro, il eſt plus ſon ami que le mien, il faut l'engager à partir avec Chérubin. Fanchette abhorre ſon prétendu; elle ne ſe refuſeroit pas, comme ſa couſine, au droit qui m'eſt dû. Si l'on pouvoit faire partir la Comteſſe, en promettant qu'on retarderoit la fête.... Une fois tout le monde éloigné, nous laiſſerions agir Antonio.

BASILE.

A qui mes conſeils perſuaderoient de ne pas perdre un moment pour conclure ce mariage. J'en-

tens, Monſeigneur, & je vais arranger tout cela avec des accompagnemens ſur ma guittarre.

LE COMTE.

Allez, & ne vous trompez pas dans les variations. Voilà pour l'accord parfait. (*Il lui donne de l'argent.*)

BASILE.

Je n'oublierai rien, & ne me tromperai pas même d'une triple croche. J'imiterai la voix du roſſignol *; mais je ne me laiſſerai pas prendre par la patte, crainte de tomber. Repoſez-vous ſur moi, Monſeigneur; vous ſçavez comme je mène ces ſortes d'affaires. Je ſuis comme Céſar, qui croyoit n'avoir rien fait, lorſqu'il lui reſtoit encore quelque choſe à faire. (*Il ſort.*)

SCENE XIII.

LE COMTE *ſeul.*

VOILA bien ce pédant toujours avec ſes citations! — Ce ſeroit admirable de me venger de Figaro & du Page, en faiſant de Fanchette ma Maitreſſe. Elle me plait encore plus que Suſanne; elle n'a pas l'eſprit naturel & l'enjouement de ſa couſine; mais auſſi qu'elle eſt intéreſſante dans ſa candeur naïve! Comment! elle a un air de dignité qui m'en impoſe, quand je veux badiner avec elle. « Je ne ſuis plus un enfant », me dit-elle, en me

* La Pièce de Chérubin, donnée aux Italiens, eſt tombée au moment que Chérubin imitoit la voix du Roſſignol.

faisant gravement la révérence, & puis elle me laisse-là très-poliment. Allons préparer nos affaires, elle changera de ton quand elle sera mariée.

SCENE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous n'ignorez pas, sans doute, Monsieur le Comte, qu'un Courrier est arrivé de la part de Monsieur le Duc & de Madame la Duchesse, & que nous ne les aurons ici que dans huit jours?

LE COMTE.

Je le savois.

LA COMTESSE.

Il conviendroit fort de retarder ce mariage. Je ne puis rien obtenir du père de Fanchette; mais, Monsieur le Comte, vous pourriez peut-être lui faire entendre raison.

LE COMTE.

Cet homme est trop entêté. Je viendrois plutot à bout de changer un Gouvernement.

LA COMTESSE.

Fanchette me paroît avoir bien de la répugnance pour son prétendu.

LE COMTE.

Je crois qu'elle auroit plus de goût pour Chérubin.

LA COMTESSE.

Quelle idée !

LE COMTE.

Pas si folle ; & je crois que votre parent ne voit pas ce mariage avec plaisire. L'Amour se plait à rapprocher les rangs.

(*La Comtesse paroît surprise.*)

LE COMTE.

Cela vous afflige.

LA COMTESSE, *avec une froideur apparente.*

Quoi ! vous croyez que deux enfans....

LE COMTE.

Vous vous êtes accoutumée à regarder Chérubin comme un enfant ; mais il ne l'est plus aujourd'hui. Ce n'est plus cet espiégle qui faisoit rire les femmes par ses aimables folies, c'est maintenant un grand Personnage. (*avec finesse.*) N'êtes-vous pas fâchée de ce changement ?

LA COMTESSE, *avec sensibilité.*

Et pourquoi voudriez-vous, Monsieur, que je fusse fâchée de le voir heureux ?

LE COMTE.

Et vous voyez avec plaisir son refroidissement pour vous ?

LA COMTESSE.

Vous me faites ſans ceſſe des queſtions qui offenſent ma délicateſſe. Vous, Monſieur, qui avez tant de torts à mon égard! je ne vous parle cependant de rien. J'étouffe dans mon cœur des reproches que vous avez trop mérités. Du moins, ne ſoyez pas injuſte : ſi je vous pardonne tout, faites moi grace de ce que vous n'avez rien à me reprocher.

LE COMTE.

J'en conviens, mon adorable Comteſſe; mais, à travers mes erreurs, je n'ai jamais ceſſé de vous eſtimer.

LA COMTESSE *malignement.*

Ah! je ſuis bien ſûre de celui-là : je l'ai trop mérité, & voilà mon ſeul tort envers vous.

LE COMTE.

Vous en êtes plus méritante & plus reſpectable.

LA COMTESSE.

Mais moins aimée.

LE COMTE.

Ah! le reproche eſt ſanglant. Eſt-on jaloux quand on n'aime pas?

LA COMTESSE.

On l'eſt par amour-propre & par orgueil. Voilà comme vous m'aimez.

LE COMTE.

Vous êtes injuſte à votre tour, ma chère Com-

tesse ; mais brisons là-dessus, & parlons de votre parente. Je crois qu'il est convenable que vous alliez au-devant d'elle pour la feliciter sur l'heureux événement qui la rejoint à son époux. Elle sera sensible à cette marque de votre attention.

LA COMTESSE.

Je n'aurois osé vous en demander la permission, & je suis enchantée que vous m'ayez prévenue. Ce n'est pas le devoir qui me guidera auprès de ma parente, mais le sang & l'amitié.

LE COMTE.

Comme Chérubin est du même sang, il faudra qu'il vous accompagne.

LA COMTESSE.

Vous serez donc de la partie ?

LE COMTE.

Je ne puis aller à Madrid. Je ne pourrois garder l'incognito dans cette circonstance.

LA COMTESSE.

Mais vous pourriez venir avec nous jusqu'auprès de l'Escurial. Vous auriez l'occasion de voir votre Oncle.

LE COMTE *d'un ton embarrassé.*

Je le voudrois de tout mon cœur ; mais j'ai donné parole à mes Gens d'Affaire pour après demain. Si pourtant la chose est possible, je ne me priverai pas de ce plaisir. Je vais donner les ordres pour ce départ, tout de suite après le mariage.

LA COMTESSE.

Je vais faire préparer ce qu'il me faut ; ainsi que la parure que je destine à Fanchette pour le jour de ses noces.

LE COMTE.

Mais vous souperez avec nous?

LA COMTESSE.

Non, je ne prendrai rien de ce soir. J'ai ma migraine, & je vais rentrer chez moi.

LE COMTE.

Je vais vous donner la main jusqu'à votre appartement. (*à part, en s'en allant.*) Bon ! les choses en sont au point où je les voulois.

(*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.





ACTE II.

(*Le Théâtre représente le même Sallon. La Scène est dans l'obscurité de la nuit, & s'éclaire par degrés.*)

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE *seule, échevelée, & son habit en désordre.*

TOUT le monde repose dans ce Château. Que le sommeil est loin de ma paupière. Tout paroît calme ici, mon cœur seul est troublé par une terreur inexprimable. Ah! Chérubin, Chérubin! Son image me poursuit par-tout. Hélas! je ne suis point née pour lui. Le sort me destine à être la compagne d'un Paysan, & non pas d'un homme de qualité. Ce n'est plus ce Page, cet étourdi ; c'est un homme raisonnable, décent; il n'en est que plus dangereux pour une ame sensible. Aurai-je la force de l'oublier? Je le dois, il faut me résigner à ma triste destinée, & remplir le devoir qu'elle me prescrit.



SCENE II.

FANCHETTE, BASILE, *dans le fond.*

BASILE, *à part.*

BON ! la voilà ſeule, allons avertir Monſeigneur. Il aura le tems, avant que perſonne ne ſe lève, de s'expliquer avec elle.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

FANCHETTE, *ſeule & s'aſſeyant.*

QUELLE cruelle poſition que la mienne ! Je n'oſe confier mes peines à perſonne, pas même à Suſanne, ma couſine, ma plus tendre amie. Une douleur cachée devient plus aiguë & plus difficile à ſupporter.



SCENE IV.

FANCHETTE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *au fond.*

J'AI paſſé la nuit dans le parc ſans m'en appercevoir. J'erre dans ce Château ſans rencontrer perſonne ; mais Fanchette eſt toujours préſente à mes yeux. (*L'appercevant.*) Dieux ! ne me trompai-je pas ! C'eſt elle-même.

FANCHETTE, *ſurpriſe & ſe levant.*

Ciel ! c'eſt lui !

CHÉRUBIN.

Ah ! ma chère Fanchette, que faites-vous ici, ſi matin ?

FANCHETTE, *baiſſant les yeux.*

Et vous-même, Monſeigneur, qu'y cherchez-vous ?

CHÉRUBIN.

Le repos, qu'il m'eſt impoſſible de trouver. O, mon aimable Fanchette ! votre cœur ne devine-t-il pas tout ce que ſouffre le mien !

FANCHETTE, *d'une voix baſſe.*

Je ſuis plus à plaindre que vous. Songez à m'oublier. Hélas, aurai-je la force de ſuivre le conſeil

que je, vous donne ? (*A part.*) Non, je le ſens, cet effort eſt au-deſſus de moi.

CHÉRUBIN.

Peut-on détruire un amour ſi pur ? Cet amour formé dès notre enfance, dont les années n'ont fait qu'accroître la violence, ſans rien diminuer de ſa pureté.

FANCHETTE.

La raiſon le condamne. Quel eſt votre eſpoir ?

CHÉRUBIN.

Je n'en ai point, je n'en vois aucun dans l'avenir, & je vous honore trop pour vous propoſer aucun parti qui puiſſe allarmer votre délicateſſe.

FANCHETTE.

Ah ! je vous rends juſtice : votre âme eſt trop noble pour donner accès à la moindre idée qui puiſſe offenſer la vertu. La pureté de vos ſentimens vous rend bien digne du ſort heureux qui vous a favoriſé.



SCENE V.

FANCHETTE, CHERUBIN, BASILE.

CHÉRUBIN.

QUE parlez-vous de bonheur ! Il n'en eſt plus pour moi.

BASILE, *ayant écouté du fond.*

Je le crois. Les ſentimens ne ſont pas fortune dans le ſiècle où nous ſommes, & ſur-tout avec les femmes. Ah ! pauvre Page, que tu es devenu ennuyeux ! Les Belles ne ſe le diſputeront plus ; mais il poura réuſſir avec les prudes. Monſeigneur n'arrive guères. Allons le faire dépêcher.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

FANCHETTE, CHERUBIN.

FANCHETTE, *allarmé.*

JE ſuis perdu : je viens d'entendre la voix de ce méchant Baſile. Il a l'affreux talent de noircir les choſes les plus innocentes. Eloignez-vous, Monſeigneur.

CHÉRUBIN *tristement.*

Oui, je vais vous quitter, & pour jamais. Adieu, charmant & unique objet d'un amour qui me suivra jusqu'au tombeau.

FANCHETTE.

Adieu, cher Chérubin.

CHÉRUBIN.

Permettez-moi de m'informer de vous. Vous recevrez de mes nouvelles. Ne me refusez pas cette seule & dernière grace.

FANCHETTE.

Je ne vous refuserai jamais rien de ce que mon devoir me permettra de vous accorder.

CHÉRUBIN.

Adieu. Je vais devancer mon service à la Cour. Je n'ai, dans ce moment, que la force qu'il me faut pour m'éloigner de vous. (*Il lui baise la main & sort.*)

SCENE VII.

FANCHETTE, LE COMTE, BASILE.

BASILE *bas au Comte.*

MONSEIGNEUR, l'Oiseau est déniché; mais il nous reste la Femelle. — Vous suis-je nécessaire?

LE COMTE.

Sans doute, elle se méfiera moins de moi.

(*A Fanchette.*) Une fille eſt bien éveillée le jour de ſes noces.

FANCHETTE *toute troublée.*

Ah! ..... Monſeigneur, on fait de rudes réflexions ce jour-là.

LE COMTE.

L'ancien Page ſait les rendre plus ſupportables.

FANCHETTE, *à part.*

Je reconnois bien là toute la méchanceté de ce ſcélérat de Baſile. (*A Baſile.*) Homme dangereux, qu'avez-vous pu dire?

BASILE.

Moi, je n'ai rien entendu; je n'ai fait que voir en paſſant. J'avoue que j'ai été ſurpris de ce rendez-vous dans la nuit.

FANCHETTE *en colère.*

Dans la nuit, homme déteſtable!

LE COMTE.

Calmez-vous, Fanchette; je vais renvoyer Baſile, puiſqu'il vous déplaît.

FANCHETTE.

Au contraire, Monſeigneur, c'eſt moi qui vais lui céder la place.

LE COMTE *à part.*

Ce n'eſt pas ce que je veux. (*Haut.*) Eh bien, il reſtera. Vous craignez, ſans doute, avec moi, plus qu'avec Chérubin. (*A part.*) Ce maudit Page, fou ou raiſonnable, il eſt décidé que, dans tous les tems il me coupera l'herbe ſous le pied.

FANCHETTE.

Non, Monſeigneur. Je crains moins avec vous qu'avec lui.

LE COMTE *regardant Baſile.*

Cette réponſe naïve eſt aſſez méchante. Qu'en penſez-vous, Baſile ?

BASILE *gravement.*

Il y a beaucoup de choſe à dire là-deſſus, Monſeigneur.

LE COMTE *à Fanchette.*

Vous n'êtes pas auſſi heureuſe que votre couſine : elle adoroit Figaro. Le pauvre Nicolas, je crois, ne ſera pas auſſi fortuné.

FANCHETTE.

Si l'amour vient avec le tems, comme vous le prétendez, Monſeigneur, il le ſera un jour.

BASILE, *à part.*

Il le ſera, j'en ſuis ſûr.

LE COMTE *à part.*

Inſpirons-lui de la confiance. (*Haut, avec bonté, à Fanchette.*) Allons, ouvrez-moi votre cœur. Je veux au moins obtenir votre amitié.

FANCHETTE.

Monſeigneur, vous l'avez déja, & mon reſpect....

LE COMTE *à part.*

Ce reſpect m'aſſomme.

BASILE.

Il n'aime pas à en impoſer en amour, c'eſt bien différent avec ceux qui le ſervent.

LE COMTE.

Que dites-vous, Basile ?

BASILE.

Je regarde, Monseigneur, le lever du Soleil : ses rayons m'offusquent les yeux. Je me plaignois, mais il m'en impose. (*Le Théâtre achève d'être éclairé.*)

LE COMTE *à part.*

Ce maudit Figaro a donné la manie à tous mes Gens de faire de l'esprit.

FANCHETTE.

Monseigneur, je vais me retirer.

LE COMTE.

Quoi! sans me dire un mot sur la situation de votre cœur ? Si vous avez absolument de la répugnance pour Nicolas, je romprai ce mariage.

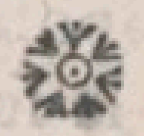
FANCHETTE.

Quels que soient mes sentimens, je dois obéir à mon père. Puisqu'il faut que je sois établie, j'aime autant ce garçon qu'un autre.

LE COMTE.

C'est fort bien, Fanchette ; vous serez une femme raisonnable. Je veux absolument obtenir votre confiance. Allez auprès de Madame la Comtesse ; on vous prépare des ajustemens que vous ornerez plus qu'ils ne vous embelliront.

(*Fanchette sort.*)



SCENE VIII.

LE COMTE, BASILE.

BASILE.

VOUS n'avancez guères, Monſeigneur.

LE COMTE.

J'ai mes raiſons. Falloit-il la dégoûter du mariage, en faiſant mention du droit que je veux exercer avec elle? Voilà comme j'ai manqué Suſanne. Il faut déterminer tout le monde à partir; & quand nous n'aurons qu'Antonio, le Juge, Nicolas & la jeune Perſonne, nous réuſſirons ſans obſtacle.

BASILE.

C'eſt reculer pour mieux ſauter. (*Regardant au fond.*) Mais voici Suſanne & ſon mari. Tenez-vous ſur vos gardes, Monſeigneur.

LE COMTE.

Et vous ſur-tout.

SCENE IX.

LES MÊMES, SUSANNE, FIGARO.

SUSANNE *bas à ſon mari.*

IL y a du complot, Figaro.

FIGARO, *de même.*

Je m'en doute. Les voilà de bonne heure enſemble! Ils ne s'aiment guères cependant; mais l'utilité les raproche.

LE COMTE.

Tout le monde eſt déja ſur pied!

FIGARO.

Vous y êtes bien, Monſeigneur.

LE COMTE.

Je vais à la chaſſe, mais je ſerai de retour pour la noce. Je veux mettre la Comteſſe ns voiture.

SUSANNE.

Si Madame la Comteſſe vouloit me prendre avec elle?

LE COMTE.

N'en doutez pas. Vous lui ſerez grand plaiſir d'être de la partie; mais ce qui me fait de la peine, c'eſt que je n'ai pas de courier à vous donner.

FIGARO.

Son Excellence me prend actuellement pour un

zero en chiffre. Je ne ſuis pas encor ſi lourd que je ne puiſſe courir la poſte. Je vais endoſſer la veſte d'un poſtillon, prendre des bottes, un fouet, & me voilà bidet.

LE COMTE.

Vous avez un peu groſſi.

FIGARO.

Je n'en ſuis pas moins leſte, Monſeigneur.

BASILE.

C'eſt juſte.

FIGARO.

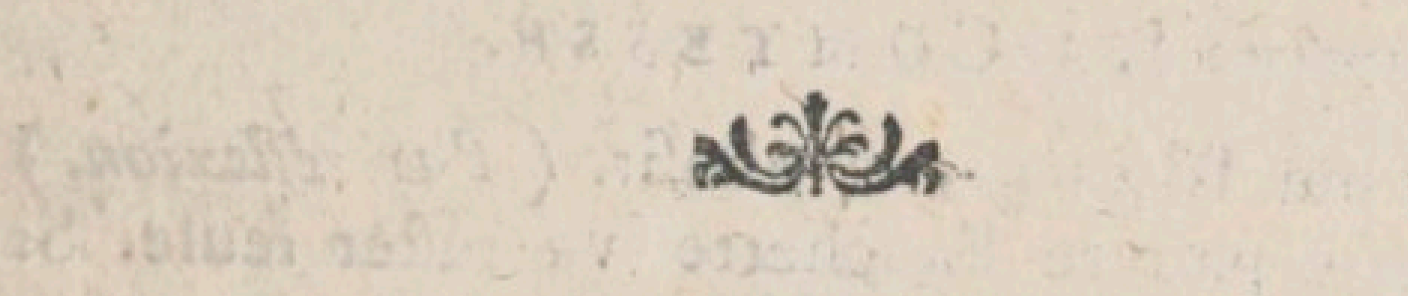
Qui te parle, à toi, Pédant? Tu ſens l'application, c'eſt fort heureux!

BASILE.

Quoi, Monſieur Figaro! toujours des épigrammes?

FIGARO.

Je badine, notre ancien Maître à chanter. Ce ſont des gentilleſſes que je vous dis : vous pouvez me les rendre.



SCENE X.

LE COMTE, BASILE, SUSANNE, FIGARO, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien, Susanne, il faut faire la toilette de Fanchette. Elle ne veut plus qu'on retarde; elle est déterminée à épouser Nicolas, pour ne point fâcher son père.

FIGARO.

C'est un exemple d'obéissance extraordinaire.

SUSANNE.

Madame la Comtesse ne sait pas que nous partons avec elle.

LA COMTESSE.

Tout de bon; ma chère Susanne?

LE COMTE.

Elle & Figaro se sont offerts pour vous accompagner.

LA COMTESSE.

Vous me faites grand plaisir. (*Par réflexion.*) Mais cette pauvre Fanchette va rester seule. Si nous la prenions aussi.

BASILE.

Il faudroit donc vous charger en même tems du Mari & d'Antonio?

LE COMTE.

Vous ſçavez, ma chère Comteſſe, qu'il n'y a ici qu'une voiture & qu'un attelage de berline.

SUSANNE.

Mais, Monſeigneur; venez auſſi avec nous.

FIGARO.

Eſt-ce que Monſeigneur ne vient pas ?

BASILE *regardant le Comte.*

Monſeigneur ſait bien qu'il a des affaires avec ſes Fermiers.

LE COMTE.

J'ai des choſes eſſentielles à régler avec eux. Sans cela j'aurois été du nombre volontiers. Je vais partir pour la chaſſe. Comteſſe, je vous laiſſe le ſoin de diſpoſer tout pour la fête où j'aſſiſterai à mon retour.

LA COMTESSE.

Je ſuis d'avis qu'on la faſſe dans le parc.

LE COMTE.

C'eſt fort bien vu. Les Filles du village le préféreront. Elles aiment mieux danſer ſur la verdure que ſous des lambris dorés. Adieu, je vous laiſſe. (*A Baſile.*) Suivez-moi.

(*Ils ſortent.*)



SCENE XI.

SUSANNE, FIGARO, LA COMTESSE.

FIGARO *à part*.

JE ne ſais; mais je ſoupçonne un ſtratagême entre le Comte & Baſile, plus terrible que celui qu'on a employé à mon mariage. Ils ſe lançoient des regards l'un à l'autre, & Baſile s'empreſſoit de prévenir le Comte.

SUSANNE.

Quelle habitude as-tu de parler toujours tout ſeul ?

FIGARO.

C'eſt une vieille coutume dont j'abuſe quelquefois.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur Figaro ?

FIGARO.

Rien, Madame. Je dis que tout ceci va au mieux.

LA COMTESSE.

Je vois que vous avez des ſoupçons ſur Monſieur le Comte.

FIGARO.

Depuis quelques jours, je le vois, encore plus ſouvent qu'à l'ordinaire, avec Baſile; & tout franc.....

SUSANNE.

Il eſt vrai qu'il eſt affreux qu'un Seigneur tel que lui, ſoit perpétuellement avec cet homme.

FIGARO.

Mes ſoupçons peuvent n'être pas fondés, & la tranquillité où Madame la Comteſſe me paroît être, doit bien la diſſiper.

LA COMTESSE.

Je ne ſuis pas auſſi tranquille que vous le penſez, Monſieur Figaro. J'ai tout à craindre de la part de mon mari.

FIGARO.

Voulez-vous ſuivre mes conſeils. Feignons de partir tout de ſuite après la cérémonie. Si vous voulez ne point revenir ſur nos pas, vous m'attendrez à la première poſte; & ſous prétexte d'avoir oublié quelque choſe, je viendrai ici à la découverte.

LA COMTESSE.

C'eſt bien conçu, & par cette conduite, je me mets à l'abri de la plainte & des reproches.

SUSANNE.

Moi, je crois que Monſieur le Comte a changé de principes, & que c'eſt prendre une fauſſe allarme.

FIGARO.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

LA COMTESSE.

Figaro, veille ſur-tout en attendant notre départ; & moi, je vais préparer la fête. (*A ſa Camériſte.*) Venez avec moi, Suſanne.

(*Elle ſort*)

SCENE XII.

SUSANNE, FIGARO.

SUSANNE.

ADIEU, mon Figaro. Ce jour me rappelle notre mariage. Celui-ci ne ſera pas auſſi gai, ni auſſi couru : n'eſt-ce pas, mon ami ?

FIGARO.

Non, ma chère Suſanne. Tout ici va clopin, clopant. Le Mari eſt un imbécile ; la prétendue va dire *Oui* comme ſi elle prononçoit des vœux. Parle-moi de notre amour : nous mettions tout en danſe ; on ſe fouloit, on ſe tuoit pour courir à notre mariage. A celui-ci on s'en retournera dans ſon triſte ménage, ſans y rapporter le plaiſir de la noce.

SUSANNE.

Tâchons au moins, par notre gaieté, de rappeller cet heureux jour à ceux qui s'y ſont trouvés.

FIGARO.

Tu crois cela fort aiſé !

SUSANNE.

Oui, ſi tu m'aimes encore.

FIGARO.

Que veux-tu dire ?

SUSANNE.

Je m'entens. Adieu, Figaro.

(*Elle ſort.*)

SCENE XIII

FIGARO, *seul*.

ELLE eſt toujours eſpiègle. C'eſt un défaut qu'il faut bien lui paſſer, puiſqu'il plaît généralement à tout le monde. Cela ne laiſſe pas d'être quelquefois incommode dans le ménage ; mais nous, pauvres maris, nous devons porter les charges & laiſſer le plaiſir aux autres.

SCENE XIV.

CHÉRUBIN, FIGARO.

FIGARO.

EH bien, Monſeigneur, vous êtes des nôtres. Vous allez accompagner Madame la Comteſſe, & moi je vous ſervirai de Courier.

CHÉRUBIN.

J'en ſerois bien aiſe ſi l'on partoit tout de ſuite ; mais ce qui me met au déſeſpoir, c'eſt d'être forcé de reſter à cette cérémonie.

FIGARO.

Au déſeſpoir ! c'eſt une expreſſion bien forte. Allons, Monſeigneur, point de mélancolie amou-

reuſe. Que vous reviendra-t-il de vous déſoler ? Où je ne vois pas de remède, je ne veux pas qu'on ait du mal. Fanchette eſt une Payſanne : la voilà bientôt mariée à un ſot, j'en conviens ; vous vous déſolez, quand vous avez tout lieu d'eſpérer.

CHÉRUBIN.

Ah, Figaro, qu'elle eſt belle, Qu'elle eſt ſéduiſante avec ſes nouveaux habits ! Faut-il qu'elle devienne la femme d'un Payſan ? Eſt-elle faite pour un lourdaut de cette eſpèce ?

FIGARO.

Monſeigneur, ne touchons pas à l'eſpèce, elle fournit de bons maris, plus que celle des Gens de Cour.

CHÉRUBIN.

Je ne reviendrai de long-tems dans cette Terre.

FIGARO.

Tant mieux pour Monſieur le Comte ; il profitera de votre abſence.

CHERUBIN.

Tu crois qu'il a des deſſeins ſur Fanchette & qu'elle y répondra.

FIGARO.

Je n'aſſure pas le dernier ; mais ſon Excellence ne négligera rien pour réuſſir, après que tout le monde ſera parti, & le droit du Seigneur ſera la première attaque.

CHÉRUBIN.

Ce droit ne lui appartient plus.

FIGARO.

Je le ſais ; mais, dans vos arrangemens, vous avez mis tant de généroſité, que ſon Excellence en profitera ſans réſerve.

CHÉRUBIN.

Si je le croyois, Monſieur Figaro, je ne partirois pas ; je déclarerois hautement mes droits, pour les abolir ſolemnellement.

FIGARO.

Point d'éclat, Monſeigneur. Feignons de partir. Madame la Comteſſe ſe doute des intentions de ſon mari ; nous n'irons pas loin ; & s'il y a du complot, vous vous ferez connaître, & préviendrez les mauvais deſſeins de votre rival.

CHÉRUBIN.

C'eſt bien aviſé. Le Comte aura tort s'il pouſſe les choſes à cette extrémité. Sa conduite dirigera la mienne.

FIGARO.

Voilà cet imbécile d'Antonio. Qu'eſt ce qu'il cherche ?

SCENE XV.

FIGARO, CHERUBIN, ANTONIO.

ANTONIO.

VOUDRIEZ-VOUS, notre neveu, annoncer Monſieur le Juge ? Il eſt parrain de notre biau fils, & il vient voir Madame la Comteſſe.

FIGARO.

Mais voyez donc ce Butor. Il me prend pour un Laquais. Eſt-ce qu'il n'y a perſonne dans l'antichambre.

ANTONIO.

Tatidienne, non; ſans cela je ne vous en aurions pas prié.

FIGARO.

Grand merci de la préférence, notre oncle.

SCENE XVI.

FIGARO, CHERUBIN, ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON, *en robe.*

FIGARO *à Chérubin.*

MONSEIGNEUR, il manque un attelage de chaiſe pour partir enſemble. Il n'y a qu'à les brider tous les trois, ce ſera la poſte aux ânes.

BRID'OISON *reculant & bégaïant, ainſi que dans tout le cours de ſon rôle.*

Une belle réception qu'on me fait là. C'eſt toujours la..., la.... même choſe. On n'eſt pas plus poli qu'il ne faut dans cette maiſon.

FIGARO.

Pourvu qu'on le ſoit aſſez, Monſieur le Juge, pour vous rendre ce qui vous eſt dû.

BRID'OISON.

Il n'eſt pas mauvais avec ſon compliment! Il penſe que j'en ſuis la.... la dupe.

CHÉRUBIN.

Vous avez mal entendu, Monſieur le Juge. Figaro a une manière de s'exprimer....

BRID'OISON.

J'entends, tout-à-fait plaiſante, n'eſt-ce pas?

CHÉRUBIN.

Oui, Monſieur Brid'oiſon. Je vais vous annoncer moi-même à Madame la Comteſſe.

(*Il ſort.*)

SCENE XVII.

FIGARO, ANTONIO, NICOLAS.

BRID'OISON.

CELUI-CI eſt honnête, cela s'entend.

ANTONIO.

Au diantre la politeſſe des Grands Seigneurs, qui engeolent toutes les filles.

NICOLAS.

Oh dame, quand je ferons mariés, je n'entendons pas qu'ils viennent ſe frotter dans notre ménage.

BRID'OISON.

Ecoute, mon garçon, tu dois être honnête avec les Grands, ſi tu veux parvenir.

ANTONIO.

Parguienne, le voilà tout venu. N'a-t-il pas ſes deux yeux pouſſés dans la tête, avec deux bons bras. C'en eſt aſſez pour travailler.

BRID'OISON.

C'eſt juſte.

FIGARO *à part.*

Ces trois imbéciles m'amuſeroient, ſi j'avois le loiſir de les entendre. On ne peut pas dire d'eux cependant que ce ſoient trois têtes dans un bonnet? car ces trois là n'en valent pas une; mais ne tardons plus. Allons préparer le déguiſement qui me fera paroître ici ſans être connu.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XVIII.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON.

BRID'OISON, *avec la tournure de ſon rôle, regardant aller Figaro.*

JE n'aime pas Monſieur Figaro. C'eſt un fort mauvais plaiſant.

ANTONIO.

Je ne l'aimons pas non plus; mais ce qu'on ne peut chaſſer, il faut bien le ſouffrir.

BRID'OISON.

C'eſt bien dit, & la politeſſe le veut. C'eſt ce que

que je voulois dire à ce garçon. (*à Nicolas.*) Or ça, mon filleul, il faut que tu te laisses conduire par moi. Je veux faire de toi un homme d'esprit, quoique Monsieur Figaro prétende que je ne suis qu'une bête. C'est bientôt dit; mais il faut le prouver. Une bête & moi ce sont deux, & j'ai bien plus coûté à ma mère que ça. (*Il rit niaisement, ainsi que Nicolas & Antonio.*)

NICOLAS.

Ah, qu'il est bon, mon parrain!

ANTONIO.

Vous êtes ben drôle, Monsieur le Juge, quand vous vous y mettez.

BRID'OISON.

Hé, hé, pas mal, pas mal. Allons voir si Madame la Comtesse est visible : car on nous fait un peu attendre.

NICOLAS.

Votre robe va vous faire tomber, mon parrain, Voulez-vous que je la retrousse?

BRID'OISON.

Pas de ça, mon garçon, je n'aurois plus l'air d'un Juge.

ANTONIO.

Tatidienne, est-ce que votre science est dans votre robe, Monsieur Brid'oison?

BRID'OISON.

Pas tout-à-fait.

ANTONIO.

Mais un petit tantinet. C'est tout de même que

le Bailli, mon ancien camarade. Il n'en ſavoit pas plus que moi ; mais depuis qu'il a endoſſé ce brimborion de manteau noir, il eſt devenu ſi ſavant, que nous tous n'oſons lui parler qu'avec reſpect.

SCENE XIX.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON, LA FLEUR.

LA FLEUR *à Brid'oiſon.*

MADAME la Comteſſe fait dire à Monſieur le Juge qu'il peut entrer chez elle.

(*Il ſort.*)

SCENE XX.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON.

BRID'OISON.

CE jeune homme a tenu ſa parole, il eſt honnête. (*à Nicolas.*) Songe à bien te préſenter, & n'aye pas l'air d'un nigaud. Qu'il paroiſſe que je ſuis ton parrain.

NICOLAS.

Ah, laiſſez-moi faire, j'allons bien vous imiter.

BRID'OISON.

Fort bien !

ANTONIO.

Allons, dépêchons-nous. Passez devant, Monsieur le Juge, je vous devons le pas.

NICOLAS.

Je vous le devons aussi notre biau-père.

(BRID'OISON *passe le premier*, ANTONIO *le suit; dans ce moment la porte du fond s'ouvre, ce qui fait reculer le Juge, il va tomber sur Antonio.*)

SCENE XXI.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON, LA FLEUR.

LA FLEUR *à Brid'oison.*

VOILA Madame la Comtesse qui vient.



SCENE XXII.

LES MÊMES, CHERUBIN, LA COMTESSE, FIGARO, SUSANNE, donnant la main à FANCHETTE, PAYSANS ET PAYSANNES.

ANTONIO *à Brid'oison.*

HEUREUSEMENT pour vous, Monſieur le Juge, que je me ſuis trouvé derrière; ſans cela vous alliez tomber comme un benêt.

BRID'OISON *piqué.*

Benêt vous-même! Voyez donc ce Payſan!

FIGARO *prenant la tête d'Antonio pour le pouſſer ſur Brid'oiſon.*

Embraſſez votre ami. Vous vous êtes dit vos vérités. J'aime beaucoup cette franchiſe. Les gens d'eſprit ſont plus diſſimulés entr'eux, mais ils n'en penſent pas moins.

BRID'OISON *bégayant.*

Savez-vous, mon ami, que je vous..... Vous m'entendez.

FIGARO.

Parfaitement; mais le diable m'emporte ſi je vous comprends.

CHÉRUBIN *à part.*

Je ſuis au ſupplice.

FIGARO, *bas à Chérubin.*

Du courage, morbleu, du courage; point de foibleſſe humaine. Songez que la vie eſt remplie de miſère. Il faut tout ſupporter avec philoſophie.

FANCHETTE, *regardant Chérubin & ſoupirant.*

Quel jour affreux pour moi! Ah, s'il pouvoit lire au fond de mon cœur....

LA COMTESSE.

Tu pleures, ma chère enfant?

ANTONIO.

Madame la Comteſſe eſt bien bonne de faire attention aux larmes de cette mijaurée! A-t-on jamais vu rire la mariée le jour de ſes noces? C'eſt bien différent le lendemain. Tatigoi, comme elle eſt éveillée!

BRID'OISON.

Et le mari bien ſot.

FIGARO.

Aſſez ſouvent; mais notre homme n'eſt pas ſi bête dans cette occaſion.

LA COMTESSE.

Ma chère Fanchette, quelle eſt la cauſe de ton chagrin? Ouvre-moi ton cœur, mon enfant.

FANCHETTE.

Excuſez-moi, Madame. Non, je n'ai rien à dire. Croyez....

SUSANNE.

Quelle obstination!

CHÉRUBIN, *à part.*

Que ne puis-je renoncer à tout ce que je suis! — L'état où je me trouve est trop violent, il faut en sortir. (*A la Comtesse.*) Souffrez, ma cousine, que je vous devance auprès de notre parente.

LA COMTESSE.

Nous allons partir dans l'instant. Il faut signer le contrat.

CHÉRUBIN.

Veuillez m'en dispenser. Je suis obligé de vous quitter pour un objet que j'avois oublié. Je vais voir si tout est prêt.

(*Il sort.*)

SCENE XXIII.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON, LA FLEUR, LA COMTESSE, FIGARO, SUSANNE, FANCHETTE, PAYSANS ET PAYSANNES.

LA COMTESSE.

CHÉRUBIN est tout changé de puis quelque tems. Il a sans doute quelque chagrin secret, dont j'ignore la cause.

ANTONIO.

Je la devinons bien.

BRID'OISON.

Si vous le ſavez ne nous faites pas languir. Je m'intéreſſe à lui, c'eſt un joli garçon; il ſait ce qu'on doit aux gens; il connoît la politeſſe.

FIGARO.

Que voulez-vous ſavoir? Les Grands ſont comme les jolies femmes : ils ſont rêveurs par ton.

SUSANNE.

Tu es inſupportable, tu plaiſantes toujours.

FIGARO.

Ne faut-il pas que je garde mon caractère? Sans cela vous ſeriez tous triſtes comme des Chartreux. — Mais je vois Monſeigneur avec le Notaire.

SCENE XXIV.

LES MÊMES, LE COMTE, UN NOTAIRE.

LA COMTESSE.

Avez-vous vu Chérubin, Monſieur le Comte?

LE COMTE.

Il eſt déja à cheval, & m'a chargé de vous faire ſes excuſes. Il va vous faire préparer des chevaux à la poſte.

FIGARO.

Chacun doit être à ſa place. C'étoit à moi à courir à franc etrier.

BRID'OISON.

C'eſt mon avis.

BASILE *crie de la couliſſe.*

SCENE XXV.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON, LA FLEUR, LA COMTESSE, FIGARO, SUSANNE, FANCHETTE, LE COMTE, LE NOTAIRE, BASILE, PAYSANS ET PAYSANNES.

BASILE.

C'EST affreux, c'eſt abominable. Il m'a très-bien reconnu, & mon habit eſt aſſez noir pour qu'on le voye de loin.

FIGARO *à part.*

Voici un tour de Page admirable. Ce n'étoit point à ſon coſtume qu'il en vouloit, mais bien à ſes épaules. (*Haut.*) Qu'eſt-ce, notre ancien Maître à chanter ? Qu'y a-t-il de neuf ?

BASILE.

L'ancien Page, qui prétend m'avoir pris pour un Poſtillon. J'étois dans un coin de l'écurie, & .

ſous le prétexte que ſon cheval n'étoit pas harnaché....

FIGARO.

Il t'a bridé à ſa place.

BRID'OISON.

Comme il y va! Brider un homme!

BASILE, *ſe frottant les épaules.*

Il m'a donné cent coups de fouets: j'avois beau crier que j'étois Baſile l'Organiſte, il redoubloit de plus belle.

FIGARO.

Il t'a reconnu, à la fin?

BASILE.

Oui, quand ſon fouet s'eſt caſſé.

FIGARO.

Celui-là n'eſt pas de ſa faute.

BRID'OISON.

J'en ſuis perſuadé; il eſt trop honnête pour cela.

BASILE.

Il eſt venu enſuite me faire un million d'excuſes.

BRID'OISON.

J'en étois bien ſûr.

FIGARO, *à part.*

Comme le haſard punit quelquefois un coquin! Ah! ſi je puis un jour le tenir ſous ma main, comme il en aura!

SUSANNE.

Te voilà dans ton centre, mon ami.

FIGARO.

Si je m'y étois trouvé, l'erreur n'auroit pas fini ſi-tôt, je t'en aſſure.

SUSANNE.

Oh! je m'en rapporte à ton zèle.

FIGARO.

C'eſt que je ne vois rien de plus doux que de payer ce qu'on doit à un vilain : mais je m'acquitterai un jour.

LE COMTE, *à part.*

Je ne plains pas Baſile, mais je vois le motif de Chérubin. (*haut.*) Terminons, ſignons le contrat, Comteſſe.

LE NOTAIRE.

Le voilà.

(*Le Comte, la Comteſſe & Brid'oiſon ſignent.*)

LE NOTAIRE.

Où donc eſt le père?

ANTONIO.

Parguienne, eſt-ce que vous ne me voyez pas?

LE NOTAIRE.

Signez donc.

ANTONIO.

Eſt-ce que vous ignorez que je ne ſavons ni lire, ni écrire?

FIGARO.

Ce n'eſt pas un grand tort pour un faiſeur de

ſalades : mais pour un faiſeur de Comédies, c'eſt un grand malheur.

LE COMTE.

Un Auteur qui ne ſait ni lire, ni écrire ! Où avez-vous trouvé cela ?

FIGARO.

Il faut vous dire d'abord que cet Auteur eſt une femme. Elle m'a fait l'honneur de me jouer deux ou trois fois. On ne peut pas dire que ce qu'elle fait ſoit abſolument mauvais, l'on doit lui ſavoir gré de ſes foibles productions, puiſque c'eſt avec un eſprit naturel qu'elle compoſe.

BRID'OISON.

Comment peut-elle faire, n'ayant pas les moyens de dépoſer ſes idées ſur le papier ?

FIGARO.

Elle vous apprendroit encore beaucoup de choſes que vous ignorez, Monſieur le Juge. Elle fait comme les grands Seigneurs, elle ſe ſert de Secrétaires.

LE COMTE.

N'a-t elle pas auſſi un Teinturier ?

FIGARO.

Non & c'eſt en quoi elle diffère des grands Seigneurs. Elle demande ſouvent des avis, & finit toujours par s'en tenir à ſes idées. C'eſt ce dont on peut ſe convaincre en liſant ſes ouvrages.

LE COMTE.

Laiſſons-là cette converſation, Monſieur Figaro, quoiqu'elle vous intéreſſe infiniment. Les Auteurs

perdent ſouvent de vue les choſes eſſentielles, en s'occupant de celles qui ſont inutiles. (*Au Notaire.*) Je vais ſigner pour Antonio.

(*Il ſigne, ainſi que Nicolas & Fanchette. Six jeunes filles apportent un bouquet & un guirlande. Fanchette ſe met à genoux; deux jeunes filles chantent un duo du tems, tandis qu'on place la couronne ſur la tête de la Mariée; la Comteſſe & le Comte la relèvent, la prennent chacun par une main, & ſortent avec elle, tout le monde les ſuit.*)

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

(Le Théâtre change & représente l'intérieur d'un parc, avec deux cabinets sur les côtés. On entend les tambours, la musique. La noce arrive, Basile est à la tête avec sa guittarre ; Nicolas & Antonio tiennent Fanchette sous les bras ; Brid'oison les suit, de même qu'une multitude de gens de village.)

SCENE PREMIERE.

BASILE, NICOLAS, FANCHETTE, ANTONIO, BRID'OISON, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Nicolas & Fanchette dansent un menuet, l'un en Paysan, & l'autre en Demoiselle.)

BRID'OISON *à Fanchette.*

JE dois danser le menuet aussi, & vous deviez, Mademoiselle, m'en faire la politesse.

FANCHETTE.

Monsieur, je ne demande pas mieux.

BRID'OISON.

A la bonne heure. (*Il lui prend la main, la ſimphonie joue le commencement de l'air de Roſe & Colas:* Ah, comme il y viendra. *Il s'approche des Muſiciens & leur dit:* Mais, Meſſieurs, ce n'eſt point cela. Voudriez-vous bien avoir la complaiſance de noter l'air que je veux vous chanter; vous le jouerez enſuite.)

(*Il chante l'air le plus baroque & le plus ancien. La ſimphonie l'exécute, pendant que Fanchette & lui danſent le Menuet; il va s'aſſeoir enſuite avec elle à la porte d'un des cabinets, où ſont deux fauteuils & des bougies allumées. Antonio s'impatiente de toutes ces cérémonies, & ſort.*)

SCENE II.

BASILE, NICOLAS, FANCHETTE, BRID'OISON, FIGARO, déguiſé en Marchand de chanſons, & tenant une guittare, PAYSANS ET PAYSANNES.

BRID'OISON *à Baſile.*

POURQUOI ce cabinet eſt-il éclairé, Monſieur l'Organiſte?

BASILE.

Vous connoiſſez, Monſieur le Juge, les droits de Monſeigneur. Il faut qu'il interroge la Fiancée.

FIGARO *à part, & s'étant approché d'eux pour les écouter.*

Le fripon ! Je ne me ſuis pas trompé. Un vieux renard, comme moi, voit les choſes de loin. On ne ſe doute pas de notre retour ; j'ai pris le devant, & j'ai laiſſé tout mon monde pas bien loin d'ici. Pour éviter des préparatifs, le Duc vouloit ſurprendre le Comte Almaviva ; mais ſon Excellence ſera bien plus ſurpriſe de leur préſence. (*regardant Baſile qui fait de grands geſtes, en parlant tout bas à Brid'oiſon.*) Comme il ſe démène ! Il tâche de convertir le Juge, & ce benêt approuvera tout. (*Il s'approche de plus près.*)

BRID'OISON *à Baſile.*

C'eſt juſte &, comme on dit, à tout Seigneur tout honneur. Si la mariée ne ſe conformoit pas aux Loix, le mariage ne ſeroit point conſommé, & on pourroit le faire caſſer.

BASILE.

Je ſuis perſuadé que Monſeigneur a de bonnes intentions, & que les avis qu'il donnera à la mariée la feront proſpérer dans ſon ménage. C'eſt à vous, Monſieur le Juge, à lui montrer ſon devoir.

BRID'OISON.

Oui, cela me regarde.

FIGARO *à part.*

Le ſcélérat ! S'il s'éloignoit un peu d'ici, à la faveur de mon coſtume, je pourrois lui rincer les épaules.

BRID'OISON *se levant.*

Venez ici, Fanchette.

FANCHETTE *se levant aussi.*

Que voulez-vous, Monsieur le Juge ?

BRID'OISON.

Il s'agit, ma chère enfant, de prouver votre soumission & votre respect à votre père & à votre futur époux.

BASILE.

Et sur-tout à Monseigneur.

FANCHETTE.

Je sais ce que je dois à tous trois.

BRID'OISON.

Fort bien ! Ainsi, ma belle enfant, Monseigneur sera fort content de vous cette nuit.

FANCHETTE.

Cette nuit ! Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur le Juge ?

BRID'OISON *riant.*

Cela veut dire que vous passerez la nuit à causer avec Monseigneur. C'est la loi de..... C'est le droit...

FANCHETTE *en colère.*

Quoi, Monsieur le Comte pourroit me soumettre à ce droit injurieux ! Je n'y consentirai jamais.

BRID'OISON.

Le mariage ne vaudra rien.

FANCHETTE, *à part.*

Ah ! tant mieux, je respire. (*Haut.*)Vous pouvez déclarer mes intentions à Monseigneur. Je vais, dès ce moment, trouver mon père : il approuvera ma résolution. (*Elle sort avec vivacité; les Paysans & les Paysannes la suivent.*)

SCENE III.

BASILE, NICOLAS, BRID'OISON, FIGARO.

(*Nicolas s'approche de Brid'oison & lui parle bas.*)

FIGARO *à part.*

COMME elle est enchantée de la menace qu'on lui a faite, la pauvre petite ! Assurément elle ne s'intéresse pas beaucoup à la validité de ce mariage.

NICOLAS *à Brid'oison.*

La Fiancée s'enfuit sans me dire mot ! Qu'est-ce que cela veut dire, notre parain ?

BRID'OISON.

Ça veut dire que votre mariage n'aura pas lieu.

NICOLAS.

Eh pourquoi ça ?

BASILE.

Il y a du remède.

BRID'OISON.

Je n'en vois pas. Se refuser à la loi ! Est-ce que je suis-un Magistrat en peinture ?

FIGARO *à part.*

Sans doute, & l'on peut dire un parfait original.

BRID'OISON.

Se refuser à la loi ! Je n'en reviens pas.

BASILE *appercevant Figaro.*

Que veut cet homme, Monsieur le Juge ?

BRID'IOSON.

Il me regarde depuis long-tems avec un certain plaisir. (*A Figaro.*) Approchez, l'ami.

FIGARO *à part.*

Fabriquons un langage inconnu (*Haut.*) Hospé hal, lidi cirici, cara maladida impogod pospodogo.

BRID'OISON *reculant de frayeur.*

Quelle est cette langue, Monsieur Basile ? Ce n'est ni du latin ni de l'Espagnol.

BASILE.

Il faut que ce soit de l'Arabe. (*A Figaro.*) Est-ce que vous ne savez pas parler François ?

FIGARO.

In yerli pla nigoudouil fripouil késaco. (*à part.*) Il est tems de m'en aller. Ah ! si je pouvois tenir ce coquin de Basile dans quelqu'endroit écarté. (*s'en allant en dansant.*) Cara miladida, inferni pla in pla bêta jugea, bêta jugea.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

BASILE. NICOLAS, BRID'OSON.

BASILE *à Brid'oison.*

QUE dites-vous de cet homme, Monsieur le Juge ? C'est quelqu'arracheur de dents.

BRID'OISON.

Vous avez deviné. Il parle en charlatan. Ne vend-il pas aussi des chansons ?

BASILE.

Je crois que oui. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble beaucoup à cet impertinent de Figaro ?

BRID'OISON.

Oh, que nenni ! L'autre parle bien, & celui-ci ne sait pas dire un mot. Bêta jugea, pospolo. Je ne saurois jamais prononcer cette diable de langue. Il m'a pourtant amusé. Rappellez-le.

BASILE.

Vous allez être satisfait, Monsieur le Juge ; tâchez, en attendant, d'exhorter Nicolas à résoudre son épouse.

(*Il sort.*)



SCENE V.

NICOLAS, BRID'OISON.

BRID'OISON.

Cet Etranger, vraiment, a l'air tout-à-fa singulier. Il y a comme ça des gens qui couren le monde, & qui mènent une étrange vie. — T rappelles-tu, mon Filleul, tout ce qu'il a dit ?

NICOLAS.

Ah ! j'ouvrions bien les oreilles, dà ; mais j n'avons rien compris à son jargon. On ne parl pas comme ça cheux nous.

BASILE *criant dans la coulisse.*

Au secours, au secours ; on me tue. A moi Monsieur le Juge ! Nicolas.

BRID'OISON *se retournant.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? (*A Nicolas*) Ne me quitte pas, mon garçon. Il y a toujours du trouble dans cette maison. On tue cet homme.



SCENE VI.

NICOLAS, BRID'OISON, BASILE.

BASILE *accourant tout effaré.*

A MOI, à moi.

NICOLAS *au fond du Théâtre.*

Qu'avez-vous, Monsieur Basile ?

BASILE.

C'est ce malheureux Podogo qui m'a roué de coups de bâton.

BRID'OISON.

Oh, oh ! Eh pourquoi ? Que lui aviez-vous fait ?

BASILE.

Moi, rien du tout. Je lui disois de revenir vous trouver ; il m'a pris par la main, & m'a arrangé.

BRID'OISON.

De la bonne façon, n'est-ce pas ?

BASILE.

Cela ne se sent aussi que trop. Il s'est enfui tout de suite ; mais je le reconnoîtrai bien.

BRID'OISON.

Le croyez-vous ?

BASILE.

Voilà Monseigneur.

SCENE VII.

NICOLAS, BRID'OISON, BASILE, LE COMTE.

LE COMTE.

Qu'avez-vous fait, Basile ? Je viens de rencontrer tout le village assemblé autour de Fanchette, & cet imbécile d'Antonio, qui me menace de ne plus être mon Jardinier.

BASILE.

Son Excellence doit le punir de son impertinence, en faisant valoir ses droits & son autorité.

BRID'OISON *au Comte.*

Vous avez, Monseigneur, tout pouvoir sur la fille & sur le père. Vos ordres doivent être exécutés.

NICOLAS.

Mais, mon parrain, je suis le maître de Fanchette. Il n'y a que moi qui avons tout pouvoir sur elle.

BRID'OISON *en colère.*

Après Monseigneur. Entendez-vous, petit garçon ? Taisez-vous.

LE COMTE *à part.*

Feignons & soutenons ce que je viens d'avancer. (*A Basile en lui faisant des signes.*) Basile, vous

connoiſſez mes intentions, &, malgré les deſſeins de Chérubin....

BASILE, *ſans faire attention aux ſignes du Comte.*

Oui, Monſeigneur, vous avez des raiſons pour interroger la mariée & lui faire connoître tous les piéges de ce Page dangereux.

LE COMTE.

Vous ne ſavez, Baſile, ce que vous dites. Ce n'eſt pas moi qui prétends inſtruire la mariée. Vous le ſavez bien.

RASILE, *à part.*

Ah, ah, c'eſt du nouveau,

LE COMTE, *avec diſſimulation à Brid'oiſon.*

Vous ignorez, Monſieur le Juge, que j'ai vendu ma Terre à Chérubin. Dans nos arrangemens je me ſuis ſeulement réſervé la jouiſſance. C'eſt Monſieur le Marquis qui réclame des droits que j'avois abolis.

BASILE, *ſurpris.*

Oh, oh!

BRID'OISON.

J'ignore le fait; mais il eſt le maître de cette loi, & j'ai bon augure de ſa capacité.

LE COMTE.

En deux mots je vais vous mettre au fait. Chérubin a feint de partir pour ſe trouver ce ſoir dans ce cabinet. Il a charge Baſile de lui amener la

mariée ; peut être ſes intentions ſont bonnes ; il faut, Monſieur le Juge, faire exécuter ſes ordres. (*A Baſile, en le pinçant par la manche.*) Eſt-ce que vous ne m'entendez pas ?

BASILE.

Pardonnez-moi, Monſeigneur. (*A part.*) Diable m'emporte ſi je devine.

NICOLAS.

Eſt-ce que je ne ſerons pas avec elle ?

BRID'OISON.

Tu n'es pas néceſſaire. Il faut être circonſpect & reſpecter la volonté des Grands.

NICOLAS.

Quelle chienne de volonté ! Auſſi cela me fâche. Tenez, je craignons que ce Page n'ait de mauvaiſes intentions. On l'aſſure bien méchant pour les jeunes filles.

BRID'OISON, *en colère.*

Je crois, ma foi de Juge, qu'il fait le mutin. Je te donne de ma houlette, ſi tu ne finis pas. Voyez donc ce petit garçon ; ça veut raiſonner de ce où il n'a rien à voir. Je t'apprendrai..... entends-tu bien ? Hé, hé ! (*Il remue la tête.*)

LE COMTE.

Raſſure-toi, Nicolas ; je ſerai caché dans un coin, & je verrai tout. (*A Brid'oiſon.*) Allez donc, Monſieur le Juge, & vous auſſi, Nicolas, raſſurer la mariée, en lui diſant que Chérubin veut faire valoir ſes droits, mais gardez-vous de lui dire que je dois être caché ; repréſentez-lui ſeule-

ment que la loi lui impose la plus grande obéissance.

BRID'OISON.

Reposez-vous sur moi, Monsieur le Comte. Je vais lui faire une bonne morale de ma façon qui la rendra soumise.

(*Il sort avec Nicolas.*)

SCENE VIII.

BASILE, LE COMTE.

LE COMTE.

EH bien! Monsieur Basile, que dites-vous de tout ceci?

BASILE.

J'entrevois vos projets, & que vous voulez prendre la place de Chérubin. Vous êtes bien sûr que Fanchette ne se refusera pas à ce rendez-vous : mais j'entrevois aussi de l'embarras.

LE COMTE.

Toujours un rien vous embarrasse, & vous ne savez vaincre les difficultés qu'au poids de l'or : mais, dans cette occasion, il n'en est nullement besoin.

BASILE.

Pardonnez-moi, Monseigneur, l'argent est toujours nécessaire.

LE COMTE.

Allez vous joindre à Monſieur le Juge, pour tâcher de déterminer Fanchette. Au reſte, ce que j'en fais n'eſt que par ſimple curioſité, & pour ſavoir ſes veritables ſentimens au ſujet de Chérubin.

BASILE.

Je vais ſeconder vos deſſeins : la nuit s'approche, tout vous favoriſe.

LE COMTE

Oui, mais ſoyez bien circonſpect. Vous soufflerez les bougies quand elle arrivera.

(*Baſile ſort.*)

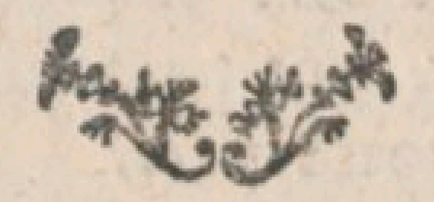


SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

FANCHETTE ne m'aime point. Si Chérubin étoit à ma place, il tireroit plus de parti de ce rendez-vous. Que vais-je faire ? Si cette aventure ne peut demeurer cachée, je me perds dans l'esprit de ma femme, du Duc & de la Duchesse. Je sens au fond de mon ame des mouvemens de crainte dont je ne puis me défendre : Je suis amoureux & respectueux tout à la fois. Je ne veux que lire dans le cœur de Fanchette ; si elle ne m'aime pas, je saurai respecter son innocence. J'entends du bruit. Elle résiste pour avancer. Cachons nous.

(*Il va dans le cabinet.*)



SCENE X.

BASILE, BRID'OISON, FANCHETTE, ANTONIO, NICOLAS.

ANTONIO.

VENTREDIENNE, Monſieur le Juge, toutes ces façons ne nous conviennent guères, & je n'aimons pas plus cette loi à Monſieur le Comte qu'à ſon Page devenu Marquis. Je voulons bien qu'il parle à notre fille, mais en notre préſence. (*A Nicolas.*) N'eſt-ce pas, mon biau-fils?

NICOLAS.

C'eſt bien dit, biau-père, & je l'entends de même que vous.

BRID'OISON, *ſe reculant.*

Que prétendent ces deux imbéciles. Je vous ordonne, par mon pouvoir, par ma place, de vous conformer aux loix auxquelles tous les humains ſont ſoumis, ſous peine de mort à la moindre réſiſtance de votre part.

ANTONIO.

Ah! c'eſt une autre affaire. Je ne ſommes pas curieux d'être pendu pour la vertu de notre fille. Elle eſt aſſez grande pour ſavoir ſe garder.

FANCHETTE.

Ne craignez rien, mon père, ni vous aussi, Nicolas. Je rends justice à Monsieur le Marquis, ses intentions sont pures. (*A part.*) C'est ce que je vais apprendre, ou l'accabler de ma colère.

BRID'OISON.

Nous allons, Madame, vous laisser seule. Suivez-moi, vous autres.

(*Basile éteint les bougies, & ils sortent.*)

SCENE XI.

FANCHETTE, LE COMTE.

FANCHETTE *se croyant seule.*

AH, je ne crains rien. Quoi, Chérubin, pourriez-vous être coupable d'un complot aussi noir? Vous voulez donc me forcer à vous haïr, à vous mépriser! — Le mépriser! Peut-il cesser d'être estimable? Hélas, il vient me faire ses derniers adieux. Autant j'étois saisie d'horreur à la seule idée de me trouver avec le Comte, autant un penchant invincible m'entraîne vers Cherubin. Quelle est ma foiblesse! (*Avec fermeté.*) Il faut la surmonter en fuyant un entretien qui nous rendroit plus à plaindre. (*Elle va pour s'en aller.*)

LE COMTE *la retenant & déguisant sa voix.*

Fanchette, vous me fuyez.

FANCHETTE.

Ciel ! Il n'y a plus de lumières. Ah ! je vous ai mal connu, Chérubin.

LE COMTE.

Fanchette, vous devez m'excuser. La passion la plus vraie & la plus respectueuse doit me justifier à vos yeux.

FANCHETTE

Non, je dois vous abhorrer. Je vois que vous vous êtes flatté de m'éblouir par votre rang, & qu'une pauvre paysanne ne pourroit résister à un grand Seigneur. Je ne suis qu'une fille de village ; mais apprenez que j'ai des sentimens trop élevés pour répondre à vos coupables desirs. J'ai pu vous aimer tant que je vous ai cru honnête ; mais je vois que vos vertus n'étoient qu'une feinte pour me séduire, & que vous êtes un homme aussi méprisable que Monsieur le Comte.

LE COMTE, *à part.*

Quelle déclaration elle me fait-là ! (*Haut, se mettant à genoux.*) Que j'obtienne mon pardon, ou que j'expire à vos yeux.

FANCHETTE.

Oui, je vous l'accorde, si vous me prouvez que vos sentimens n'ont rien perdu de leur pureté

LE COMTE. *se relevant.*

N'en doutez point, aimable Fanchette. (*On*

entend un tumulte éloigné.) Mais qu'eſt-ce que j'entends Quel bruit !.... Fanchette , ſuivez-moi. Je ſuis le Comte lui-même.

FANCHETTE, *avec ſurpriſe.*

O Dieu ! Se peut-il ?.... Quoi , Monſeigneur , vous oſez employer cet horrible ſtratagême ! Vous connoiſſez mes ſentimens. Croyez qu'il ne pourront m'écarter de mes devoirs. Je vais auprès de mon époux.... (*Le bruit redouble.*)

BASILE, *derrière le Théâtre.*

Madame la Ducheſſe arrive. Entendez-vous , Monſieur le Comte ?

LE COMTE.

Venez , Fanchette ; entrez dans ce cabinet, en attendant qu'on ait traverſé le parc. J'entends des voitures , je vois des flambeaux. Cachez-vous , ne craignez rien.

FANCHETTE.

Pourquoi me cacher ? L'innocence n'a rien à redouter.

SCENE XII.

FANCHETTE, LE COMTE, BASILE, CHÉRUBIN, l'épée nue, BRID'OISON, FIGARO, NICOLAS, ANTONIO, PLUSIEURS DOMESTIQUES, portans des torches allumées.

BASILE, *à Chérubin & à Figaro.*

MONSEIGNEUR est au Château, ce n'est pas le chemin pour y arriver.

LE COMTE, *tirant Fanchette par le bras.*

Entrez, vous dis-je, pour vous & pour moi.

CHÉRUBIN, *en colère, & présentant à Basile son epee sur la poitrine.*

Scélérat, si tu continues de me barrer le chemin, je te perce.

BASILE, *tombant de frayeur.*

Monseigneur, je vous demande pardon.

CHÉRUBIN *appercevant Fanchette & courant vers elle.*

Ah, ma chère cousine!

LE COMTE

LE COMTE.

Sa cousine ! . . . . Qu'ai-je entendu ?

FANCHETTE.

Ah, Chérubin !

FIGARO *marchant sur le corps de Basile, qui se relève ensuite.*

Voilà un pont très-agréable à passer.

CHÉRUBIN *se jettant aux genoux de Fanchette.*

Oui, nous serons unis pour la vie ; le préjugé ne pourra plus s'opposer à notre bonneur. Ah, mon ame est accablée sous le poids de sa félicité.

FANCHETTE, *le relève.*

NICOLAS.

Mais voyez donc les cajoleries qu'il fait à notre femme devant nous. Jarniguoi. (*Il veut courir à Chérubin.*)

FIGARO *l'arrêtant.*

Ta femme, pauvre nigaud ! Tu pourras t'en passer pour cette fois.

BRID'OISON.

La tête tourne à tous ces gens-là.

ANTONIO.

Que diable tout cela veut-il dire ?

FIGARO.

Cela veut dire que Fanchette n'est point votre fille.



BRID'OISON.

Comme il y va ! Il ôte une femme à son mari, une fille à son père ; il voudra me débatiser aussi, moi. Ah, ah, ah ! Ils sont incroyables dans cette maison.

LA COMTE *à Chérubin.*

Expliquez-vous, Monsieur le Marquis.

CHERUBIN.

Oui, Monsieur le Comte. Vous connoissez le mariage secret du Duc Don Fernand.

BRID'OISON.

Ah, je me rappelle l'aventure. Il y eut un enfant de ce mariage qui fut confié à sa nourrice. C'est moi qui fis le procès verbal. C'étoit, je crois, une petite fille qui fut marquée à l'oreille.

CHERUBIN.

Cette petite-fille est Fanchette.

FIGARO.

C'est tout comme moi, je fus marqué aussi.

ANTONIO.

C'est une rage que toutes ces marques : mais on a biau dire, Fanchette est notre fille.

FANCHETTE.

Ah, Chérubin ! Se peut-il ? . . . Ne me trompez-vous pas ? Je n'ose me livrer à ma joie. Mais non,

vous ne pouvez me jetter dans une erreur qui feroit mon fupplice quand je l'aurois reconnue. Ma naiffance eft telle que vous le dites ; j'en crois mes fentimens, trop élevés pour une villageoife, & qui font actuellement à leur place. Ah, Chérubin, Monfieur le Comte, courons tous; que j'aille ferrer dans mes bras les Auteurs de mes jours. Confolez-vous, Antonio, vous ferez toujours mon père.

NICOLAS.

Et refterons-je auffi votre mari.

BRID'OISON.

Il n'y a pas d'apparence ; mais confole-toi, mon garçon, je te marierai avec une fille dont le père & la mère feront bien fûrs.

ANTONIO.

Je ne fuis plus fon père, foit; mais je voulons des preuves.

FIGARO.

Qu'avez-vous fait de cette caffette que votre femme, Mathurine, a recommandé de n'ouvrir qu'au moment où il feroit queftion du mariage de Fanchette ?

ANTONIO.

Je n'y avons pas touché.

FIGARO.

C'eft dans cette caffette que vous trouverez l'ex-

trait mortuaire de votre véritable fille Fanchette, & les titres de mademoiselle Don Fernand, que voilà.

ANTONIO.

J'allons voir tout cela. Je courons la chercher.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

FANCHETTE, LE COMTE, BASILE, CHERUBIN, BRID'OISON, FIGARO, NICOLAS, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE COMTE *à Chérubin.*

MONSIEUR le Marquis, aux termes où les choses en sont, je vous dois une explication. Ma conduite à l'égard de Mademoiselle a pu vous donner des soupçons; mais elle peut me rendre justice. Je n'ai voulu que connoître ses véritables sentimens; j'ai respecté son amour dès que je n'ai pu en douter. Jouissez d'un cœur qui vous appartient.

FANCHETTE *à Chérubin en souriant.*

Monsieur le Comte.

LE COMTE.

J'ai pu concevoir, ſans vous offenſer, le deſir de vous plaire.

CHÉRUBIN.

Je m'en rapporte à l'opinion que j'ai de la délicateſſe de vos procédés. Permettez, Monſieur le Comte, que je vous embraſſe, & ſoyons unis, comme de bons parens.

LE COMTE.

J'y conſens du meilleur de mon cœur.

FIGARO, *à part.*

Quel effort! Le bon Apôtre! — Mais voici nos Dames.



SCÈNE XIV.

FANCHETTE, LE COMTE, BASILE, CHERUBIN, BRID'OISON, FIGARO, NICOLAS, SUSANNE, LA COMTESSE, LE DUC, LA DUCHESSE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE DUC *à Fanchette.*

CHERE enfant, viens embraſſer ton père.

LA DUCHESSE.

Cher gage de notre tendreſſe.

FANCHETTE.

Quoi, je tiens dans mes bras ceux qui m'ont donné l'être ! Je ſuis le fruit de votre amour ſi long-tems malheureux. Je vois couler vos pleurs ; laiſſez-moi recueillir dans mon ſein ces larmes précieuſes ; qu'elles ſe mêlent avec les miennes. Ce ſont des pleurs de joie dont aucun plaiſir ne peut égaler la douceur.

LA COMTESSE.

Ma chère couſine !

SUSANNE.

Vous n'êtes plus la mienne.

FANCHETTE.

Si, ma chère Susanne, toujours.

BRID'OISON.

Je pleure aussi. On diroit d'abord que ces gens-là sont fous, & je finis toujours par pleurer de toutes leurs aventures.

LE DUC.

Mais je crois que c'est Monsieur Brid'oison.

BRID'OISON.

Il en est quelque chose, Monseigneur, hors que vous ne vouliez que je ne le sois plus.

LE DUC.

Excusez, Monsieur le Juge, si je ne vous ai pas reconnu plutôt. Je n'ai point oublié les obligations que je vous ai, & je vous revois avec un sensible plaisir. Vous nous serez utile dans cette circonstance.

SCENE XV & dernière.

FANCHETTE, LE COMTE, BASILE, CHÉRUBIN, BRID'OISON, FIGARO, NICOLAS, SUSANNE, LA COMTESSE, LE DUC, LA DUCHESSE, ANTONIO, portant une cassette, PLUSIEURS DOMESTIQUES, PAYSANS ET PAYSANNES.

ANTONIO.

Je ne l'avons pas ouverte: voyez ce qu'il y a dedans.

FIGARO.

Ce sera bientôt expédié. (*Ouvrant la cassette.*) Voilà d'abord l'extrait mortuaire de la véritable Fanchette. Voilà votre procès-verbal, Monsieur Brid'oison, dont Monsieur le Duc a la copie. C'est le plus intéressant pour ces articles des bijoux, des diamans & de l'or.

BASILE.

Et de l'or!

FIGARO *le regardant.*

Oui, de l'or. Cela vous tente & vous fait ſortir de votre léthargie.

FANCHETTE *au Duc & à la Ducheſſe.*

Chers & reſpectables Auteurs de mes jours ; vous que je n'ai eu le bonheur de connoître qu'en ce moment, votre fille oſera-t-elle vous demander la permiſſion de diſpoſer de ces effets ?

LA DUCHESSE.

Ils ſont à toi, ma chère fille, & tu peux en diſpoſer à ta volonté.

FANCHETTE.

Eh bien, j'en fais préſent à mon père Antonio.

ANTONIO.

Tatiguoi, qu'elle eſt aimable ! Je l'aimons encore davantage, quoique je ne ſoyons que ſon père de lait.

BASILE.

Je voudrois bien être à ſa place. Il n'y a eu que des coups de bâton pour moi.

NICOLAS.

Et moi, j'en ſuis pour un pied de nez.

FIGARO *à Baſile en riant.*

Eh, te ſouvient-il encore du Podogo ? il eſt à ton ſervice.

LE DUC.

Allons nous occuper du bonheur de ces deux Amans. (*A Chérubin.*) Ma fille sera heureuse avec vous, Monsieur le Marquis, & sa félicité va bien nous dédommager des peines que nous avons souffertes. Il me tarde de la présenter à la Cour.

LE COMTE.

Elle en fera le plus bel ornement.

FIGARO *à Basile.*

Que dites-vous de tout ceci, notre Maître à chanter ? Vous en paroissez ébahi.

BASILE.

Je vois que tout est possible, dans ce bas monde. Tout est bien, dit un certain axiôme ; moi j'y mets une variation. Tout est bien pour ceux à qui tout réussit.

FIGARO.

Ainsi, d'après ta morale, je vois, notre ancien Maître à chanter, que tu n'as plus rien à faire dans cette maison ; je te conseille donc de parcourir philosophiquement les quatre parties du monde, &, si tu trouves un de ces Messieurs commodes... tu m'entends, qui te vaille, crois-moi, abandonne-

lui ton infâme métier, qui ne t'a produit, jusqu'à présent, que des coups de bâton.

Au Public.

Messieurs, il faut convenir que mon mariage a excité la verve de tout le monde; plusieurs m'ont traité d'extravagant, & n'ont pas moins multiplié ma folie. Si cette nouvelle production vous paroît plus remplie de defauts que celles qui l'ont précédée, daignez lui accorder votre suffrage en faveur du sexe de son Auteur. Une femme qui marche dans la carrière dramatique, sans autre appui que ses propre forces, a des droits à votre indulgence. Vos yeux, acoutumés aux prestiges de l'art, ne pourront-ils se détourner un moment pour examiner les jeux d'une imagination qui n'a d'autre guide que la nature?

Fin du troisième & dernier Acte.



VAUDEVILLE

Sur l'Air de celui de la Folle Journée.

FIGARO.

Premier Couplet.

SOUVENT des Auteurs femelles,
Le Public est satisfait:
Mais des Pédans sans cervelles
Ne trouvent rien de parfait;
Dans leurs censures cruelles
Ils maltraitent tous les jours
Les Graces & les Amours.

SUSANNE.

Second Couplet.

Vivat plus que la centaine,
Figaro, le bon Docteur,
Qui, cher à l'espèce humaine,

L'inſtruit & fait ſon bonheur.
Ton illuſtre cinquantaine
Fera toujours même honneur
A ton eſprit, à ton cœur.

CHÉRUBIN.

Troiſième Couplet.

Je ne ſuis donc plus ce Page,
Si prompt à ſe travestir:
De Lutin me voilà Sage,
Toujours pour vous divertir,
Qu'importe mon caractère,
Si je puis vous réjouir ?
C'eſt toujours faire plaiſir.

LE COMTE.

Quatrième Couplet.

Si d'une aimable folie
On veut imiter l'Auteur,
D'un ſuccès digne d'envie
Pour obtenir tout l'honneur,
Il faut avoir ſa magie
Et ſon talent créateur,
Son eſprit & ſon bonheur,

FIGARO.

Cinquième Couplet.

Les gens de Lettres, nos frères,
Ne connoîtroient pas le fiel,
Si dans le ſein de leurs mères
Il avoient ſucé le miel:
C'eſt le lait des étrangères
Qui, ſe tournant ſur le cœur,
Produit la bile & l'humeur.

BASILE.

Sixième Couplet.

Je vais donc, ſans compagnie,
Dans une Iſle, vivre en paix
Il faudra ſans calomnie,
Paſſer mes jours déſormais,
Mais, pour égayer ma vie,
J'apprendrai, dans les forêts,
A chanter aux perroquets.

SUZANNE.

Septième Couplet.

Qu'un mari, dans les allarmes,
Aille toujours en rodant;

Si ſa femme a quelques charmes,
Il en tient, j'en ſuis garant :
Il aura toujours pour armes,
Sur ſon écu triomphant,
Une lune en ſon croiſſant.

BRID'OISON.

Huitième Couplet.

Si j'en crois ce que j'écoute,
Adieu ma paternité,
Ce n'eſt pas de moi, ſans doute,
Que mon fils tient ſa beauté.
Mais la loi me nomme père,
Et, ſans prendre un ſoin fâcheux,
Je le crois, & c'eſt le mieux.

FIGARO.

Neuvième & dernier Couplet.

Quoiqu'avoir femme jolie
Et ſage, ce ſoit le *hic* ;
Quoique de ma jalouſie
J'ai fait rire le Public,
Il me craint, ſe plaint & crie,
Au bonheur dont je jouis ;
Gaudeant benè nati.

BASILE.

Non. *Gaudeat benè nanti.*

FIN.

